

Métropolitaine Philarète de Moscou

SERMON POUR L'ANNIVERSAIRE DE L'AVÈNEMENT AU TRÔNE DE
TOUTES LES RUSSIES,
DU TRÈS PIEUX SOUVERAIN EMPEREUR NICOLAS PAVLOVITCH

Prononcé à l'église cathédrale du Monastère des Miracles, le 20 novembre 1830.

«Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité pour ceux qui cherchent son alliance et son témoignage.» (Ps 24,10)

Le Seigneur nous a fait le jour présent, fils de la Russie, pour nous réjouir du Tsar dont il nous a fait don; et grâces soient rendues à Dieu de ce qu'à ce jour joyeux cèdent avec assez de déférence les jours d'affliction qui sont tombés inopinément sur cette cité. La cité des Tsars revient à la santé pour ne pas passer le jour du Tsar dans une tristesse intempestive.

Je le donne aux scrutateurs de la nature à travailler, par devoir ou par goût, à la recherche des causes de ce changement heureux : ils en trouveront probablement plus d'une, et ils auront l'occasion de discuter la question de savoir laquelle est la vraie ou laquelle est plus forte que les autres. Pour ce qui me concerne, je trouve sans peine une cause qui explique ce qui se passe d'une manière plus satisfaisante et plus agréable que beaucoup de celles qu'ils pourront trouver à la sueur de leur front. Cette cause bienfaisante, c'est la bonté de Dieu pour le Tsar et pour l'Empire.

Ainsi, selon l'expression du Prophète, *le jour renvoie au jour cette parole* (Ps 18,3), un jour dit à l'autre, tous les événements disent chaque jour aux hommes ce qui est écrit dans le Prophète : *Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité pour ceux qui cherchent son alliance et son témoignage.*

Qu'est-ce que *les voies du Seigneur* ? On ne saurait assigner des voies à Celui qui n'a pas de limites. Celui qui est partout ne saurait aller nulle part : il est déjà présent partout. La réunion des idées de *miséricorde* et de *vérité* avec l'idée de *voies* fait comprendre que le Prophète a employé ce dernier mot dans le sens moral.

Les voies du Seigneur sont les procédés de la Providence de Dieu par rapport aux êtres moraux, la direction des moyens conduits par Dieu vers des buts dignes de la Divinité.

Mais dans quelles *voies* du Seigneur donc, ou dans quels procédés de la Providence le Prophète, nous montre-t-il *miséricorde et la vérité* ? Le bon est heureux : il est évident qu'il y a là une vérité pour ceux qui cherchent l'alliance de Dieu, Le pécheur même n'est pas privé de la prospérité temporelle : il est évident que voilà la miséricorde. Mais la miséricorde et la vérité sont si visibles dans ces cas, qu'il semble que ce ne fût pas la peine qu'un Prophète vint nous signaler ces manifestations assez faciles à comprendre même sans un Prophète.

Le Prophète dit d'une manière expressive : *Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité.* Ici, remarquable est la crainte que quelques personnes peu douées de pénétration ne doutent de certaines voies de la Providence. De quels procédés donc de la Providence peuvent douter ceux qui sont peu doués de pénétration ? Viennent sur les hommes la pauvreté, la maladie, la faim, la mort : est-ce là une voie du Seigneur ? Où est ici la miséricorde ? Ces maux frappent sur un grand nombre, sur les méchants et sur les bons, sans choix apparent : est-ce là une voie du Seigneur ? Où est ici la vérité ? Le mal naturel est engendré de causes naturelles, et il n'est pas rare qu'il soit détourné par des moyens naturels : Où est donc ici la voie de la Providence ? Ne voyons-nous pas avec quel empressement les doutes de ce genre sont imaginés et prônés par les hommes de ce siècle comme de prétendues nouvelles découvertes, comme de prétendues connaissances des lois de la nature ? Réellement, ce n'est pas trop ici du regard pur, élevé du prophète pour reconnaître la voie de Dieu dans les œuvres de la nature, pour découvrir la miséricorde et la vérité du Seigneur à travers le mélange d'innocence et de culpabilité humaines. David même voit cela, et longtemps d'avance il prévient nos sages attardés de ne pas faire des exceptions déplacées aux lois et au pouvoir d'une Providence aussi universelle qu'elle est infiniment bonne. *Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité.*

Puisque Dieu est infini, présent partout et tout-puissant, il n'y a dans l'univers aucune condition des créatures qui lui soit inaccessible, au travers de laquelle ne soit tracée quelque voie du Seigneur; il n'y a pas d'évènement qui ne soit conduit par la voie du Seigneur, de telle sorte

cependant que la voie du Seigneur ne resserre jamais les voies de la liberté pour les êtres moraux. Puisque Dieu, qui est présent partout et qui gouverne tout, est aussi un Dieu très sage, juste et infiniment bon, tous les procédés de sa Providence, tous les événements du monde qui concernent les êtres moraux sont conduits de manière que tout soit moyen pour le bien et contre le mal; que ce qu'on appelle mal à cause de la sensation désagréable qu'on en éprouve et des effets destructeurs qui en résultent dans la nature visible, que cette manifestation superficielle, pour ainsi parler, du mal, soit un remède ou un antidote contre le mal plus profond et plus réel qui, naissant de l'abus de la liberté des êtres moraux, leur nuit intérieurement et devient la source d'innombrables et infinies conséquences mauvaises, intérieures et extérieures, si les voies n'en sont pas interrompues par les voies du Seigneur. *Toutes les voies du Seigneur*, et, dans ce nombre, même celles qui sont appelées les *sentiers de la colère* (Ps 77,50), ou les procédés vengeurs de la Providence et les malheurs qui, en apparence, arrivent occasionnellement, qui, en apparence, frappent sans choix, sont *miséricorde et vérité*, par rapport principalement à *ceux qui cherchent son alliance et son témoignage*; – vérité, lorsque c'est le pécheur qui est frappé, et qu'est prévenue la multiplication des péchés et la propagation de la contagion du péché; – vérité, lorsque, dans le malheur commun, le juste est sauvé; – miséricorde, lorsque est épargné le pécheur dans lequel est déjà éveillé ou prévu comme devant s'éveiller, le repentir; – miséricorde et vérité à la fois lorsque, par le malheur qui menaçait un grand nombre et n'a atteint que quelques-uns, un grand nombre a été amené à la connaissance de son état de péché et disposé à l'amendement.

Ils avaient déjà été *entendus* de Job, et ils sont encore entendus aujourd'hui, ces *consolateurs de maux* (Job 16,2), (c'est-à-dire les consolateurs qui, pensant consoler dans le mal, produisent un nouveau mal par leur consolation menteuse) qui disent : Soyez tranquilles; la maladie exterminatrice n'est nullement un fléau ni un châtement de Dieu. Et qu'est-elle donc, mes amis ? Serait-elle une marque de bienveillance et une récompense de la part de Dieu ? Il est probable qu'un pareil consolateur ne se souhaiterait pas à lui-même une pareille récompense; et ce qui est certain, c'est que la philanthropie ne nous permet pas de la lui souhaiter.

Lorsque, dans la chambre d'un bon père, se montre une verge, celui qui la voit pense aussitôt : Évidemment entre les enfants, il y en a un qui a commis quelque faute. L'univers est la maison du Père céleste. Il veille sur les hommes, surtout sur les enfants de la foi, mieux qu'une mère sur ses enfants. Un malheur public, sans aucun doute, n'est pas une guirlande de fleurs, mais une verge. Donc quand je vois cette verge, je ne sais pas penser autre chose, sinon que les enfants terrestres, évidemment, ont mérité une punition de la part du Père céleste.

On objectera : Comment peut être un châtement, par exemple, une maladie de laquelle meurt aussi, au nombre des autres, un enfant innocent ? Il s'est passé déjà bien des siècles depuis que le Sage a résolu cette objection : *Il a été emporté de peur que le mal ne changeât sort esprit ou que la séduction ne trompât son âme* (Sag 4,11). Autre chose est de faire mourir un innocent, – il est impossible de concevoir assez d'horreur pour la cruelle injustice de l'homme ôtant à son prochain innocent un don de Dieu que celui qui l'ôte ne saurait ni rendre ni compenser, – autre chose est de mourir innocent, sous la souveraineté de la Providence qui, par le chemin, court ou long, de la vie temporelle, conduit au bienheureux repos de la vie éternelle; celui qui meurt innocent ne perd rien, mais trouve une vie paisible et meilleure, et, dans cette vie, le bonheur, ou une préparation au bonheur selon son aptitude, une récompense selon son mérite; par conséquent l'homme n'est pas lésé, la Providence est dans son droit. Ainsi, tardive ou précoce, légère ou difficile, toujours *est précieuse devant le Seigneur la mort de ses saints* (Ps 115,6), et salutaire; mais de même toujours *la mort des pécheurs est terrible* (Ps 33,22), et un châtement. Et puisque, depuis le commencement du monde, *la mort est entrée dans tous les hommes par le péché* (Rom 5,12) comme un châtement, aujourd'hui aussi, l'augmentation de son pouvoir sur les hommes dénote généralement une augmentation de leur châtement. Et Celui qui règne sur la vie menace ordinairement de mort comme d'un châtement pour les péchés et les iniquités : *Il a fait l'iniquité, il mourra de mort* (Éz 18,15). Par conséquent, comme la mort de *ceux qui n'avaient point péché par une transgression semblable à celle d'Adam* n'a pas empêché la mort commune des hommes d'être la suite de la condamnation commune, ainsi la mort d'un enfant innocent, par une maladie exterminatrice, n'empêche pas cette maladie de rester un châtement commun de Dieu, et de plus, peut-être, en particulier, un châtement, ou un moyen d'incitation spirituelle pour ceux qui ont été privés de cet enfant et qui le pleureront.

Si l'on croit que le fléau n'est pas venu par la voie de la vérité et de la miséricorde du Seigneur punissant le mal et rappelant au bien, alors je demande : Comment donc le fléau est-il venu dans le monde ? Par surprise ? Impossible. Dieu sait tout. Par violence ? Impossible. Dieu

est tout-puissant. Par un mouvement aveugle des forces de la nature ? Impossible. Dieu, infiniment sage et infiniment bon, les dirige. De quelque côté que tu tournes tes conjectures, tu seras toujours obligé d'en revenir à cette seule vérité incontestable que, si, de quelque manière que ce soit, un fléau a été déchaîné sur le monde, il n'a pas été déchaîné autrement que par la Providence, comme un moyen de châtement et de correction, et quelquefois d'épreuve et de perfectionnement, comme une vérité et une miséricorde des voies du Seigneur.

Mais on dira encore : Si la maladie était un châtement de Dieu, il ne serait pas permis de s'en délivrer par un traitement : car, lorsque le Souverain inflige un châtement à un coupable, la tentative de se soustraire à ce châtement est regardée comme une nouvelle faute. La comparaison n'est pas juste et c'est pourquoi la conclusion est fautive. Dans le cas même où la maladie est réellement un châtement de Dieu, le traitement de la maladie ne doit nullement être comparé à une tentative d'échapper au châtement. Un coupable peut échapper aux mains de la justice humaine, et, par là, commettre une nouvelle faute d'autant plus grave qu'elle ouvre la voie à d'autres fautes : échapper à la justice de Dieu qui voit tout et qui peut tout, c'est impossible; il n'est possible que d'être pardonné et délivré par cette justice, et s'y efforcer n'est pas une faute. Celui qui se soustrait au châtement humain qui lui est infligé, est un rebelle : il n'en est nullement de même de celui qui se traite dans une maladie; il le fait par le don et la puissance du même Seigneur qui le punit : car *le Seigneur a produit de la terre tout ce qui guérit* (Sag 38,4); *la guérison vient du Très-Haut*. Celui qui échappe à un châtement infligé par l'autorité humaine, viole l'arrêt de cette autorité; celui qui se traite dans une maladie ne fait rien de semblable : le succès du traitement prouve seulement qu'il lui avait été infligé une maladie non mortelle. Redressons la comparaison, et terminons la discussion. Les fers sont l'un des instruments de la justice humaine qui ne sont pas destinés aux innocents, quoique d'ailleurs le séjour qu'y fit Joseph ne doive pas être expliqué par sa culpabilité; pareillement, la maladie corporelle est l'un des instruments de la justice de Dieu, quoique les maladies de Job, d'Ézéchias et de beaucoup d'autres soient venues et viennent par les voies particulières du Seigneur dans lesquelles, du reste, par un examen attentif, se découvrent toujours la miséricorde et la vérité.

Les accidents des enfants des hommes, que la sagesse multiforme de Dieu conduit par les voies d'une Providence juste et bonne, sont si nombreux, si variés, si compliqués de rapports réciproques, si profondément cachés par leurs principes dans les cœurs, que le Scrutateur des cœurs peut seul sonder, si étendus par leurs conséquences sur l'existence mortelle et immortelle des hommes, que vouloir comprendre tout ce qu'ils ont d'obscur, tout ce qu'ils ont de difficile à expliquer, ce serait vouloir compter le sable ou épuiser la mer avec le creux de la main.

Sache donc et raisonner et imposer volontairement des bornes à ta philosophie, homme nécessairement borné ! Crois-en les idées saines que te donnent d'un commun accord, sur un Dieu dispensateur de tous les biens, et la raison et la révélation; contente-toi des exemples indubitables des hommes sur lesquels se sont manifestée et naturellement et miraculeusement, non pas uniformément sur tous, mais sûrement sur chacun, la justice et la bonté de Dieu : acquiesce, non seulement par l'esprit, mais aussi par le cœur, à la parole du Prophète et aux témoignages innombrables de la parole de Dieu qui attestent que *toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité pour ceux qui cherchent son alliance et son témoignage*. Conviction qui, autant elle est satisfaisante pour l'esprit, autant elle est consolante pour le cœur, et autant elle est bienfaisante pour la vie !

Celui qui est philosophe, selon les éléments du monde, dira : «L'air a été infecté; – l'air se désinfectera,» La première parole est amère, et la seconde est assez fade. Mais lorsqu'on dit que le Père céleste a eu pitié de nous, et lorsqu'on entend cela avec foi, l'homme y puise de sentiments par lesquels il devient en même temps et plus heureux et moralement meilleur qu'auparavant.

Il est bon de confesser le Seigneur et de chanter des hymnes à la gloire de ton nom, Dieu Très-Haut; de proclamer dès l'aurore ta miséricorde, et la vérité chaque nuit (Ps 91,2-3).

Ne manquons jamais à ce devoir aussi plein de bénédictions qu'il est saint. Confessons la vérité de Dieu se servant du malheur pour châtier les pécheurs et pour sanctifier les justes; confessons la miséricorde de Dieu qui nous est manifestée aujourd'hui; invoquons la miséricorde et la vérité bienfaisantes du Seigneur sur les jours à venir, pour notre Très-Pieux Souverain et son Auguste Maison, pour cette Cité souveraine, pour la Russie, et enfin pour toute âme capable, par la foi et la recherche de l'alliance de Dieu, de participation à la bonté de Dieu. Amen.

Métropolitaine Philarète de Moscou

SERMON POUR LA FÊTE DU TRÈS PIEUX SOUVERAIN

EMPEREUR NICOLAS PAVLOVITCH,

après la réception de l'ordre suprême du rétablissement des communications de Moscou,
interrompues par précaution contre une maladie exterminatrice.

Prononcé à l'église cathédrale du Monastère des Miracles, le 6 décembre 1830.

Nos forces se sont épuisées à parler et à entendre parler, si longtemps et si souvent, toujours de maladie, toujours de mort. Mais qui peut s'opposer à la volonté du Maître de la vie qui ne se hâte pas d'éloigner tout à fait de nos yeux ces restes déjà faibles, à peine perceptibles de l'ombre de la mort, peut-être de peur que, nous tranquillisant par un pardon si prompt, nous ne nous hâtions d'oublier un juste châtement ? Béni soit-il, et de ce qu'il nous a punis, et de ce qu'il nous pardonne, et de ce qu'il nous pardonne peu à peu, afin de nous mieux assurer par là sa miséricorde.

Il me semble que, comme Lazare sortant du tombeau, cette ville se lève en ce moment, morte réellement, il est vrai, dans un petit nombre de ses membres, et cependant ressuscitée tout entière de la crainte de la mort. Mais que manque-t-il encore à cette ressuscitée pour jouir de la vie qui lui est rendue ? Oui ! elle a encore besoin de cet ordre souverain qui fut donné pour Lazare ressuscité : *Déliéz-le, et laissez-le aller.* (Jn 11,44) Écoute donc, cité ressuscitée ! Voilà que, pour toi aussi, sort du Trône du Tsar la voix qui te délie : *Déliéz-la, et laissez-la aller*; déliez-la de ces liens dont une main aimante fut obligé de la lier par prévoyance, pour que le domaine de la mort ne s'étendit pas; laissez-la, sans obstacles, toutes portes ouvertes, sans barrières à ses chemins, aller dans les campagnes et les villes qui l'entourent, et recevoir les arrivants, afin que la vie naturelle ne soit pas entravée dans ses exigences, afin que la vie publique ne soit pas gênée dans ses mouvements. Bénie soit la bonté du Tsar, et pour son intention de lier la mort, et pour son empressement à délier la vie !

Je te félicite, ville ressuscitée d'une crainte mortelle guérie d'une maladie mortelle, délivrée des empêchements de la vie. Mais écoute ce qu'à l'occasion de ces événements heureux pour toi, m'inspire encore de te dire la vérité m'engage encore à te conseiller le désir de ton bien. *J'ai appelé tous les biens sur toi* (Ps 121,9). Si tu es ressuscitée, sache conserver la sécurité de la vie qui t'est rendue. Si tu es guérie, souviens-toi de la parole de Celui qui guérit, dite *dans le temple* : *Voilà que tu es guéri; ne pêche plus désormais, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire* (Jn5,14). Si tu es déliée, mets tes membres en mouvement avec modération et avec prudence, afin qu'une mère qui aime tendrement ses enfants ne voie pas la nécessité d'emmailloter de nouveau un enfant employant pour se nuire ses membres déliés.

Qui devrait, semble-t-il, mieux comprendre le haut prix de la vie et de la sécurité que celui qui ne fait que d'échapper au danger de la mort ? A qui est-il plus propre d'être prudent dans l'usage de la santé qu'il celui qui vient de voir autour de lui, ou qui même a ressenti en lui-même l'âpreté de la maladie ? Celui qui a vu tomber ses liens ou qui est délivré de la prison, ne sent-il pas mieux qu'un autre le désagrément de la contrainte, et, par conséquent, ne doit-il pas se garder plus qu'un autre de se l'attirer de nouveau ? Le pécheur châtié et pardonné n'a-t-il pas, pour s'éloigner du péché, un double excitant, deux ailes, – dans le souvenir du châtement et dans la reconnaissance pour le pardon ?

En effet, il en devrait être ainsi; mais que souvent il en est tout autrement ! Celui qui a échappé à peine au naufrage près du bord, s'élance bientôt sans nécessité vers l'abîme. Celui sur qui s'est déjà vérifié l'avertissement médical du sage : *Dans l'excès de la nourriture sera la maladie, et l'avidité conduira même jusqu'au choléra* (Sag 37,53), dès que l'appétit vient lui annoncer le retour de la santé, se jette de nouveau, comme auparavant, *sur toute sorte d'aliments*. Celui qui, hier, a reçu comme un bienfait la liberté, aujourd'hui ne veut pas mettre de bornes à sa fantaisie. Chez combien d'hommes, de viles, de peuples, dans combien de temps s'est répété ce que le chantage d'Israël reprochait, il y a si longtemps, si amèrement à ses compatriotes ! *Quand il les frappait, dit-il, alors ils le cherchaient, et ils retournaient, et ils venaient à Dieu dès le matin; et ils se souvenaient que Dieu est leur soutien, et le Dieu très-haut leur libérateur.* – Mais qu'y a-t-il plus loin ? *Mais ils l'aimaient du bout des lèvres, seulement, et ils lui mentaient par leur langue; mais leur cœur n'était pas droit avec lui* (Ps 77,54-57).

Quelles expériences malheureuses ! Quelle ingratitude et quelle injustice ! Quelle absence de raison ! Après une pareille conduite, qu'attendre de bon, et selon l'effet naturel des mauvais

Métropolite Philarète de Moscou

principes, et selon la justice terrestre, et, où celle-ci ne se trouve pas, selon la justice céleste, à laquelle il est impossible d'échapper et que l'on ne peut pas tromper ? Qu'arrivera-t-il de pire ?

Cité bien-aimée ! Tes souffrances ont été amères; mais ton calice est bien adouci : – conserve avec reconnaissance ce qui t'a été donné; mets ta prudence à mériter mieux; garde-toi du péché et de l'erreur, *de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire*. Affermissons-nous, mes frères, et ne cessons pas de remplir les bonnes promesses que nous a inspirées le temps salutaire de l'affliction. Ne nous souvenons pas en murmurant des peines qui nous ont frappés, mais avec consolation des peines que nous avons supportées. Supportons courageusement les quelques incommodités qu'il nous reste encore à supporter. Faisons servir les soulagements et les secours qui nous ont été donnés, à notre utilité, et non à la satisfaction de nos passions et de nos convoitises. Marchons avec attention et avec une fidélité sincère dans l'obéissance aux commandements de Dieu et aux ordres du Pouvoir placé sur nous par Dieu. C'est ainsi que nous serons reconnaissants envers Dieu qui nous a pardonné. C'est ainsi que nous serons dignes du Tsar qui étend sur nous sa sollicitude.

Seigneur, sauve le Tsar (Ps 19,10) ! Seigneur ! que ta bénédiction soit sur ton peuple (Ps 3,9). Amen.



SERMON POUR L'ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE SA MAJESTÉ
IMPÉRIALE LE TRÈS-PIEUX SOUVERAIN NICOLAS

Prononcé à la cathédrale de la Dormition, le 25 juin 1831.

«Car je sais qu'il commandera à ses fils, et à sa maison après lui : et ils garderont les voies du Seigneur pour faire la justice et l'équité.» (Gen 18,19)

Puisque une année du Tsar, lui appartenant comme une année de vie, appartient en même temps à l'Empire comme une année de règne, il n'est pas étonnant que dans le jour présent, limite entre l'année qui finit et l'année qui commence de notre Très-Pieux Autocrate, tout la Russie se lève et plonge avec avidité ses regards les plus pénétrants dans le passé, dans l'avenir, dans le ciel, avec reconnaissance, avec espérance, avec prière.

L'une des particularités de l'année du Tsar qui s'accomplit, consiste en ce que, de pair avec cette année, comm une jeune lune auprès du soleil dans un ciel serein, a paru la première année de la majorité de l'Héritier du Trône.

Je vois encore comme présent ce soir magnifique, vraiment digne du jour de Jésus Christ.

Au milieu du temple majestueux, au milieu des chants et des prières devant le sanctuaire ouvert du Ressuscité, un moment interrompus, s'avançant vers le Verbe de vie dévoilé, vers la Croix libératrice du Christ, le Tsar actuel conduit le jeune Tsar futur, tandis que la couronne, et le sceptre, et le globe, comme symboles du règne à venir, reposent à leur place. Combien de pensées graves on peut puiser dans ce spectacle, pendant qu'il est encore silencieux ! Ainsi donc, l'entrée du Porphyrogénète dans le chemin du Trône doit être sur le chemin du Sanctuaire. Ainsi donc, le commandement, la promesse, la prière sont les préludes de la couronne, du sceptre, du globe. Ainsi donc la Croix est la couronne préliminaire de la couronne, et la force du futur pouvoir tsarien doit se tirer du baiser donné à l'Évangile. Ainsi donc, pour léguer avec confiance l'Empire, il faut, on le voit, léguer d'abord une piété solide.

J'entends la promesse sacrée du fils du Tsar, et tout à coup il se découvre que cette majorité, que celui-la même qui y entre appelait, avec tant de modestie, *prématurée*, est, au contraire, complètement mûre, parce qu'il a noblement compris les hautes pensées de son père, et profondément senti la gravité du moment présent. Il est là devant Dieu comme une victime vivante offerte par le Tsar-Père pour le bien-être futur de l'Empire, et, d'accord avec la volonté de son Père, il s'offre lui-même en sacrifice, et le nuage de larmes qui monte à ses yeux montre que l'encens de son cœur innocent s'élève vers le ciel.

Il me semble que vous aussi, vous étiez présents à cette immolation à l'Empire, puisque au même moment vous feriez la même prière : ainsi l'avait voulu le Très-Pieux Souverain qui aime à être, autant que possible, uni en tout avec vous. Mais j'y assistais de plus près, et je peux vous attester qu'autant était étrangement étonnante autrefois la victime arrosée d'une aspersion d'eau deux ou trois fois répétée afin que descendit ensuite sur elle le feu du ciel, autant a paru doucement étonnante notre inappréciable victime vivante, arrosée de larmes universelle d'amour, de joie et de prière, afin que descendit sur elle le feu vivifiant de la bénédiction d'en haut.

Tu as abaissé tes regards sur ce moment, Tsar de cieux et de l'éternité, devant qui aucun moment terrestre ne tombe dans l'oubli. C'est à toi qu'ont été offertes ces larmes les plus sincères, les plus unanimes, et les plus pures que puisse répandre un Père de la patrie en union avec les fils de son Empire. Lorsque notre destinée paraîtra devant ta face, lorsque tes décrets te demanderont s'il faut ouvrir sur nous les trésors de la colère à cause de nos péchés, ou les trésors des miséricordes, à cause de notre foi en toi, alors, Seigneur, rappelle-toi encore ce moment, regarde encore ces larmes, et prononce encore sur nous le jugement de la clémence; porte encore sur nous la sentence souveraine du salut et de la paix. Quant à notre Très-Pieux Tsar qui règne non seulement pour les contemporains, mais aussi pour la postérité, qui a autant de souci du règne futur que du règne présent, et qui dépose devant toi, Roi éternel, sa sollicitude du futur, et s'en repose sur toi, – multiplie et les années de son règne, et tes bénédictions sur elles avec d'autant plus d'abondance qu'il se confie avec plus d'abandon lui et son héritier, et son Empire, à la souveraineté de la Providence.

Mes frères ! La circonstance qu'il nous est si agréable de considérer, renferme en elle une vérité qu'il est désirable de voir de plus en plus dévoilée pour notre attention, pour notre conviction, pour notre activité : heureux le Tsar et le peuple, l'Empire et la maison, le chef de famille et la famille qui s'assurent un avenir plein d'espérance sur Dieu et sur la piété.

Abraham était presque seul et, de plus, il était voyageur, sans patrie, sans maison, lorsque Dieu dit devant lui, comme s'il eût été absent : *Abraham donc étant sera un peuple grand et nombreux, et en lui seront bénies toutes les nations de la terre.* C'est-à-dire : Abraham, seul, errant, deviendra le peuple hébreu, un empire puissant; il s'étendra de l'Égypte au Liban, ensuite il se répandra depuis Babylone jusqu'à l'Égypte, jusqu'à Antioche, jusqu'à Rome; il se concentrera de nouveau dans un nouveau, spirituel, divin *Fils d'Abraham* (Mt1,1), dans Jésus Christ; et de nouveau il se répandra plus qu'auparavant dans un nouveau, un spirituel Israël, dans le christianisme, et en celui-ci seront bénies de la bénédiction la plus haute et la plus étendue réellement toutes les nations de la terre. Quel arbre majestueux, ombrageant aujourd'hui l'univers, et dans quelle petite semence de promesse il était renfermé ! Et de quelle manière étonnante Dieu exprime cette promesse ! *Abraham donc étant sera*, c'est-à-dire, il sera certainement et infailliblement *un peuple grand*. Il ne dit pas : *Tu seras*, quoiqu'il parle à Abraham en personne, mais : *Abraham sera*, comme s'il n'avait pas été là, donnant à comprendre par là que l'œuvre de la promesse s'accomplira pour ainsi dire sans lui, non par sa prévoyance, non par ses efforts, non par ses mérites : car c'est ainsi qu'agit la grâce. Et ce qui est encore plus étonnant, c'est que Dieu ne dit pas même : *Je ferai d'Abraham un peuple grand*; mais : *Abraham sera*, comme si la chose devait se faire d'elle-même. Le Seigneur cache en quelque sorte sa force toute-puissante pour montrer à Abraham le fondement d'un heureux avenir, qu'il est particulièrement nécessaire de rendre évident. Quel est ce fondement ? – La piété, et la justice fondée sur la piété, ou la vertu. *Car je sais*, continue Celui qui sait tout, parlant à Abraham, *qu'il commandera à ses fils et à sa maison après lui; et ils garderont les voies du Seigneur pour faire la justice et l'équité.* Abraham sèmera la piété dans ses fils et dans sa maison, et il en croîtra une abondance et une grandeur de postérité. Il leur lèguera la justice, et ils recevront un héritage incalculable et indescriptible de bénédiction universelle.

Voilà une idée très ancienne, ou, pour parler plus exactement, voilà la théorie, enseignée par Dieu lui-même, de la garantie de l'avenir, développée, et jusqu'ici confirmée par l'expérience des siècles.

Peut-être quelques-uns diront-ils que la destinée d'Abraham est particulière et unique dans toute l'humanité. Oui, elle est particulière par la pureté et l'excellence de la foi d'Abraham au milieu du règne de la superstition et d'iniquité, et elle est unique par le but de la promesse, qui est Jésus Christ; mais sous le rapport du fondement indique un heureux avenir, ce n'est pas un cas unique ou une exception à la règle générale, ce n'est au contraire au un exemple extrêmement clair de la règle général selon laquelle agit la Providence. Dieu, qui bénit ainsi *la justice et l'équité* dans l'homme, ne peut pas s'écarter lui-même de la justice et de l'équité, ni varier dans ses principes éternels. S'il a promis et selon sa promesse, donné en effet à Abraham un avenir béni, sur ce fondement *qu'il commandera à ses fils et à sa maison après lui, et qu'ils garderont les voies du Seigneur*, sans aucun doute, il donnera aussi un heureux avenir, soit dans sa personne, soit dans sa postérité, à quiconque, s'étant d'abord commandé la piété à lui-même, agira ensuite par la force de la même piété sur ceux qui dépendent de lui, en s'efforçant de tout son zèle de la propager parmi ses proches, et en contribuant à la confirmer pour les temps futurs. L'Apôtre proclame sans hésiter l'influence bienfaisante en général de la piété sur l'avenir. *La piété, dit-il, est utile à tout, ayant la promesse de la vie présente et de la vie future* (1 Tim 4,8).

Dans la sagesse prétendue des fils de ce siècle, il apparaît deux pensées qui les disposent à vivre dans le présent avec une espérance aveugle, ou, au contraire, avec une insouciance désespérée par rapport à l'avenir : la première, c'est que le monde marche selon ses lois, et que, par conséquent, un ou plusieurs hommes s'efforceraient en vain de donner à cette énorme machine une impulsion selon leurs désirs; la seconde, c'est que l'humanité marche d'elle-même vers le perfectionnement, et que, par conséquent, il n'y a pas beaucoup d'importance dans la manière dont tu frappes de ton aviron insignifiant le large fleuve du temps qui coule bien sans cela, et qui entraîne tout ce qui flotte à sa surface, à la mer des perfections de tout genre.

Pour voir si ces pensées sont justes, il suffit de les livrer au jugement l'une de l'autre. Si le monde, sans en excepter même l'humanité, marche selon ses lois, comme une machine artistement construite, c'est à tort que vous vous imaginez que l'humanité marche d'elle-même vers le perfectionnement. Une machine parcourt et répète un cercle déterminé de mouvements plus ou moins compliqués et divers, et, sans la main de l'artiste, elle ne marche vers aucun perfectionnement inconnu d'elle auparavant, tandis qu'avec le temps, elle avance plus vite ou plus lentement vers sa détérioration et sa dislocation, Et au contraire, si l'humanité marche d'elle-même, ou de quelque autre manière que ce soit, vers un perfectionnement croissant graduellement, ou enfin attendu, alors, certainement, ou le monde ne se dirige pas par des lois à

lui propres, comme une machine, ou, du moins, l'humanité n'est pas aussi fortement liée à la partie machinale du monde que le pense une sagesse machinale.

Le monde marche selon ses lois ! Soit : il marche selon les lois de la nécessité. Mais toi, être libre et moral, est-ce que tu ne dois pas marcher selon les lois de la liberté et de la morale ? Est-ce que Dieu, infiniment sage, juste, et bon, n'aurait établi souverainement une loi à lui propre que sur le monde inanimé, tandis qu'il aurait livré le monde intellectuel à la confusion et à l'anarchie de l'iniquité ? Non ! Dans le monde physique, ce qui est semé, et non autre chose croît selon la loi de la nécessité; dans le monde intellectuel et moral, ce que tu sèmeras librement, tu le moissonneras. Si tu sèmes la piété et la justice, tu moissonneras la bénédiction et la prospérité. Si tu sème l'impiété et l'injustice, tu moissonneras la malédiction, le malheur, la ruine.

L'humanité marche vers le perfectionnement. Cela n'est pas complètement faux. La philosophie a trouvé cette pensée dans la religion, elle a été envieuse de son élévation, elle l'a dérobée; mais elle ne l'a pas comprise, et elle n'a pas su en tirer parti. La religion a révélé que Dieu conduit l'humanité vers la perfection et la félicité en arrêtant par sa justice le mal qui ne peut être corrigé, en corrigeant par sa miséricorde celui qui peut être corrigé, en prêtant sa force à la faiblesse, mais jamais en opprimant la liberté par la force, et en inclinant au contraire au bien par l'amour : l'orgueilleuse philosophie, ayant mal entendu, répète présomptueusement que l'humanité marche d'elle-même vers la perfection, en vainquant (ainsi qu'elle l'ajoute) la nature par le moyen de l'art, des découvertes, des inventions, mais (ce qu'elle ne déclare pas toujours, et montre cependant par les faits) sans chercher à se rapprocher du Créateur de la nature. Je vous en conjure avec saint Paul, *mes frères, que personne ne vous séduise par la philosophie et par de vaines séductions, selon la tradition humaine, selon les principes du monde, et non selon Jésus Christ* (Col 2,8). Aujourd'hui encore, comme aux temps des païens, se détournant de la sagesse selon Jésus Christ, *le monde, dans la sagesse de Dieu, n'a pas reconnu Dieu par la sagesse* (1 Cor 1,21). Ils pensent embrasser d'un seul regard toute l'humanité; ils en montrent une certaine marche automatique vers la perfection; ils préconisent les succès de ce qu'ils appellent les lumières et la civilisation; ils promettent l'âge d'or; et là où ils pensent le plus que tout cela se fail et s'achèvera de soi-même, et où ils se soucient le moins de la bénédiction et des lumières d'en haut, – là précisément, et dans le même temps, on ne trouve ni vertus, ni mœurs, ni tranquillité, ni sécurité; les vices sont effrénés, les querelles interminables, les alliances sans sûreté, la sagesse n'est plus autre chose que de l'industrie, et la science une marchandise, les livres et les spectacles sont remplis de crimes et d'horreurs, comme les geôles et les lieux de châtement. Dites, je vous prie : est-ce bien là le chemin droit et la marche naturelle vers la perfection de l'humanité ? Ou bien, au contraire, ne sont-ce pas des carrefours, des gorges, des précipices, des déviations, des égarements, des chutes ? Mais abrégeons la discussion. Si l'humanité, en tout ou en partie, doit marcher vers la perfection, la prospérité, la félicité désirées et attendues dans l'avenir, il faut donc que l'on trouve, ou que l'on indique mieux le vrai chemin qui y conduit. Je dis : que l'on indique mieux; car un chemin tracé à l'aventure, souvent ne conduit pas au but, même quand il l'offre en perspective, tandis qu'un chemin indiqué par un guide expérimenté et fidèle, conduit au but, même quand celui-ci est encore caché à la vue. Quel est donc ce chemin ? C'est celui que la révélation nomma à Abraham, à cause de son appropriation à la multitude diverse de ceux qui le suivent, – *les voies du Seigneur*, qui du reste est en principe l'unique chemin du Seigneur. Mais qui indique ce chemin ? – Quelquefois, autant que cela est nécessaire, le Seigneur lui-même, du haut du ciel, comme par exemple il le montra à ce même Abraham : *Marche devant moi, et sois parfait* (Gen 17,1). Et le plus ordinairement, ceux qui ont expérimenté la sûreté de ce chemin, proclament, pleins de joie, leur découverte, et, par philanthropie, ils invitent à les y suivre, comme par exemple : *Bienheureux les hommes irréprochables dans leurs voies, qui marchent dans la loi du Seigneur* (Ps 118,1), *Bienheureux l'homme qui ne s'est pas arrêté dans la voie des pécheurs, mais dont la volonté est dans la loi du Seigneur. Il sera comme un arbre planté près du courant des eaux. Tout ce qu'il fait, prospère* (Ps 1,1-3). *Bienheureux tous ceux qui craignent le Seigneur, qui marchent dans ses voies. Tu mangeras les produits de tes mains; tu es heureux et tu seras comblé de biens* (Ps 128,1-2). *Attends le Seigneur et garde ses voies, et il t'exaltera pour hériter de la terre; tu verras périr les pécheurs* (Ps 36,34). Si tu trouves, c'est-à-dire s'il te paraît que le chemin du Seigneur soit difficile, ou long, et ne te montre pas bientôt l'avenir heureux, ne chancelle pas dans la foi, ne perds pas l'espérance; à la fin l'épreuve passera, et la récompense se découvrira. Attends, – *tu verras*.

Chrétiens ! Vous savez que la grande cité de Dieu, à laquelle conduit directement la voie du Seigneur, – l'avenir bienheureux qui justifiera parfaitement cette voie, – se trouve par delà les limites du temps. Mais sur ce même chemin, et sur ce chemin seul, se trouvent et les demeures

Métropolitaine Philarète de Moscou

paisibles et les cités tranquilles des bénédictions temporelles. Gardez cette voie qui, grâce à Dieu, n'est pas perdue chez nous; et comme notre Très-Pieux Souverain montre ce chemin à son Héritier, ainsi, vous aussi, précédez dans ce chemin, par vos bons exemples, et montrez-le, commandez-le, parents à vos enfants, maître de maisons à vos familles, instituteurs à vos disciples, chefs à vos subordonnés, vieillards aux jeunes gens; que tous nous nous donnions les mains dans le chemin de la foi et de la piété, qui est l'unique chemin sûr de la prospérité et de la béatitude ! Amen.

SERMON POUR LA FÊTE DU TRÈS PIEUX SOUVERAIN EMPEREUR

NICOLAS PAVLOVITCH

Prononcé dans l'église de Sainte-Marie-Madeleine de la maison impériale des veuves, avant le vœu solennel des veuves de la miséricorde, le 6 décembre 1826.

Qui me l'amènera aux mois des premiers jours, auxquels Dieu me gardait (Job 29,2) ? s'écriait autrefois Job. Sans aucun doute, il pensait alors à ses enfants morts, et à la prospérité ruinée de sa maison. Mais il y a encore un sujet de son affliction qui mérite une attention particulière, et qui excite même l'étonnement. Il regrette la possibilité de faire du bien, qu'il avait et dont il a été privé. *Car je savais, dit-il, le pauvre des mains du fort, et je secourais l'orphelin sans secours. – Les lèvres de la veuve me bénissaient. – J'étais l'œil de l'aveugle, et le pied du boiteux: j'étais le père des pauvres (12-15).*

Ne l'afflige pas, âme bienfaisante ! Dieu, le souverain Bienfaiteur et le Protecteur de toute bienfaisance, ne livrera pas au reproche sa bonté devant ton visage; il te ramènera aux mois des premiers jours, auxquels il te gardait. Et réellement le livre de sa vie dit à la fin : *Le Seigneur doublant, donna à Job le double de ce qu'il possédait auparavant; - le Seigneur bénit Job dans ses derniers jours plus que dans les premiers (42,10-12).*

Et pour toi aussi, Mère, selon la nature, de Fils bénis, et, selon la bienfaisance, Mère des faibles et des orphelins, donnant la lumière aux aveugles, bénie des veuves, – et pour toi aussi, il y a un an, n'y eut-il pas des instants où tout sentiment d'existence et de vie se bornait à des gémissements sur une perte ineffablement grande ? *Qui me ramènera aux mois des premiers jours, auxquels Dieu me gardait ?*

Mais le Père magnanime des orphelins et le Juge des veuves a exaucé les prières des orphelins et des veuves qui le bénissent, aussi bien que les prières du peuple et de l'Empire qui étaient devenus orphelins, et il t'a ramenée vraiment aux mois des premiers jours auxquels il te gardait. Voici qu'aujourd'hui encore, dans le même mois où nous signalions auparavant, par la célébration sainte de l'un de tes bienfaits multipliés, la fête de ton Fils béni de Dieu, – aujourd'hui encore la fête de ton autre Fils élu de Dieu est célébrée par la même solennité.

Voilà un enseignement de fait, pour quiconque a besoin d'enseignement, de cette vérité que la bienfaisance envers les hommes hérite sûrement de la bénédiction puissante et effective de Dieu, souvent par des décrets merveilleux et inattendus.

Très connue est, par l'Évangile la grande bénédiction qui est préparée aux hommes bienfaisants, à la fin de siècles et dans l'éternité elle-même. *Venez, dira notre Seigneur, comme roi et Juge du monde, venez, les bénis de mon Père; héritez du royaume qu'il vous a été préparé dès le commencement du monde (Mt 25,34).* Mais quels sont ces bénis du Père céleste ? – La continuation du jugement de Jésus Christ montre que ce sont ceux qui ont nourri ceux qui avaient faim, abreuvé ceux qui avaient soif, accueilli les voyageurs, habillé ceux qui étaient nus, visité les malades et les prisonniers, en un mot, les gens bienfaisants envers leur prochain nécessiteux. Et dans une autre circonstance, le Seigneur fait commandement : *Lorsque tu feras un festin, appelle le pauvres, les infirmes, les boiteux, les aveugles; et tu seras bienheureux, parce qu'ils n'ont pas de quoi le rendre : tu auras ta récompense à la résurrection des justes (Luc 14,13-14).*

Si la pensée de la disproportion entre l'acte et la récompense, entre un bien temporel fait à un homme et la bénédiction éternelle de Dieu, entre un service terrestre et l'héritage du royaume – si cette pensée, ou une autre semblable, surgissait en quelqu'un pour ébranler la foi en la récompense promise, la sagesse de Dieu a déjà opposé à ce doute une pensée plus forte pour rabaisser, comme elle fait dans tous les autres cas, tout soulèvement des vaines pensées des hommes s'élevant contre la raison de Dieu. Le généreux Rémunérateur a déclaré que le bienfait, quel qu'il soit, à qui que ce soit qu'il s'adresse, il le recevra comme un bien fait à lui-même : *Tout ce que vous ferez pour l'un des moindres de mes frères, vous le ferez pour moi (Mt 25,40).* Par conséquent non seulement, comme Juge, il justifie ceux qui, par leurs œuvres, remplissent la loi d'amour envers le prochain; non seulement comme roi il récompense royalement ceux qui assistent les fils du royaume dans le chemin du royaume; mais encore, comme débiteur, il satisfait fidèlement ceux qui en *donnant au pauvre, prêtent à Dieu. (Pro 19,17)*

Ainsi donc, je le répète, très connue est, par l'Évangile, la grande bénédiction dernière et éternelle de Dieu aux hommes bienfaiteurs du prochain. Mais, malheureusement, beaucoup d'hommes, vivant, pour ainsi dire, sans en pouvoir sortir, dans le domaine abject des sens et de ce monde visible, étant peu familiers avec le spirituel, l'invisible, le futur, aperçoivent à peine le

royaume futur du Christ comme dans un lointain nébuleux; le Juge qui, comme l'annonce l'Apôtre, – *se tient debout à la porte* (Jac 5,9), dans leur opinion, est encore au delà des montagnes. C'est pour cela que, quelque terrible que soit le jugement, quelque grande que soit la récompense, plusieurs ne sont engagés ni par la crainte, ni par l'espérance, – je ne dis plus par l'amour pur, – à acquérir au bas prix du bien fait aux hommes l'inappréciable royaume de Dieu; ou bien, s'ils font en cela quelques tentatives, ils n'ont ni assez de persévérance dans l'attente du fruit de cet exploit, ni assez de zèle contre les tentations qui s'y rencontrent. Qui sait, disent-ils, si nos bienfaits arriveront bien réellement aux frères de Jésus Christ ? Où est cette bénédiction avec laquelle, non pas comme devant être bénis, mais comme étant déjà *les bénis*, avec laquelle doivent se présenter au tribunal de Jésus Christ les hommes bienfaisants, – où est-elle, quand les bienfaits que nous répandons ne tombent pas comme une semence féconde sur une bonne terre, mais ont dispersés comme la poussière par le vent, et que nous ne voyons pas qu'il nous en revienne quelque chose de bien ?

C'est pour cela que j'en ai déjà appelé et que j'en appelle encore à l'enseignement de l'expérience pour démontrer cette vérité que la bienfaisance hérite sûrement de la bénédiction puissante et effective de Dieu.

Accordons une brève discussion à ceux qui sont tentés par le doute du bon résultat de leurs bienfaits.

Nos bienfaits, disent-ils, arriveront-ils bien réellement à des frères de Jésus Christ ? – Pour répondre à cela, il faut examiner une autre question : qui notre Sauveur comprenait-il, dans la parabole du jugement, sous le nom de ses *moindres frères* ? Si, comme étant entré en communion de la chair et du sang de l'humanité en général, comme ayant souffert lui seul pour tous par amour pour l'humanité, poussé par le même amour de l'humanité, *il ne rougit pas d'appeler ses frères* (Heb 2,11), selon l'Apôtre, tous les hommes en général, et s'il regarde en particulier tous ceux qui souffrent comme ne faisant presque qu'un avec lui, la première question se résout tout simplement : d'après ce raisonnement, à quelque souffrant qu'arrivent nos bienfaits, ils arrivent toujours à l'un des moindres frères du Seigneur Jésus. Mais si quelqu'un dit qu'il est douteux que l'on puisse reconnaître comme étant des moindres frères de Jésus souffrant innocemment, des gens qui souffrent pour leurs péchés, et, au milieu même de leurs souffrances, restent dans leurs péchés; si nous accordons que l'on ne peut appeler frères de Jésus Christ, dans le vrai sens de ce mot, que ceux qui, par la foi en Jésus Christ, *sont nés de Dieu* (Jn 1,13); si nous concluons ensuite de là que ceux-là seulement font du bien à Jésus Christ, qui font du bien aux pauvres qui sont pieux, faut-il, même dans ce cas, empêcher ou décourager la bienfaisance par le souci de savoir à qui arriveront ses bienfaits ? Quel sera le résultat de ce souci ? Cesserez-vous de faire du bien ? – Vous vous privez vous-mêmes décidément de la bénédiction promise aux bienfaisants, et vous violez le grand commandement de l'amour du prochain, que l'on ne peut violer impunément. Voulez-vous ne faire du bien qu'à ceux qui le méritent, et vous détourner des indignes ? Mais n'est-ce pas en cela même que consiste le nœud dont nous cherchons la solution, – ne consiste-t-il pas en cela que vous ne connaissez pas de signes assez certains pour démêler les dignes des indignes ? Et qui vous a donné le droit de condamner, avant le jugement de Jésus Christ, qui que ce soit comme indigne d'être appelé l'enfant de Dieu et le moindre frère de Jésus Christ ? Et si même tu regardes avec justice aujourd'hui quelqu'un comme indigne, que sais-tu ce qu'il sera demain ? Que tu dises, par exemple, d'un brigand enfermé dans une prison : il n'est pas digne de ma visite, parce qu'il n'est pas un des moindres frères de Jésus Christ; mais qu'arrivera-t-il si le Seigneur lui dit à lui aussi, avant la mort, comme il dit autrefois au larron : *Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis* (Luc 23,43) ? Tu auras perdu l'occasion de faire du bien à l'un des moindres frères de Jésus Christ ! Supposons même que tu aies refusé de faire du bien à un homme réellement indigne; sais-tu ce que tu as fait ? En recherchant, par un jugement téméraire, le nom de frère digne et moindre de Jésus Christ, tu t'es privé toi-même de la dignité de fils du Très-Haut, puisque la promesse: *Vous serez les fils du Très-Haut*, nous a été donnée à la condition *d'être miséricordieux comme notre Père est miséricordieux*; or, il est – *bon envers les ingrats et les méchants* (Luc 6,56), Que nous reste-t-il donc enfin à faire ? Évidemment, rien autre chose qu'à faire du bien, selon notre pouvoir, à tous les malheureux : à ceux qui sont dignes et saints, parce qu'ils sont les enfants de Dieu, et, dans le sens rigoureux, les moindres frères de Jésus Christ; aux pécheurs et aux indignes, parce que nous sommes aussi nous-mêmes pécheurs et, par conséquent, indignes des biens que nous possédons en abondance, et parce que notre Père Très Haut est *bon envers les ingrats et les méchants*. Comme le chercheurs d'or travaillent sur des pouds de sable aurifère, se contentant de l'espérance d'obtenir un zolotnik d'or pur, semblablement, nous devons aussi exercer notre bienfaisance sur des foules de pauvres et

de malheureux, et, pour nous encourager dans ce devoir, c'est assez de l'espérance que, dans la quantité, nous réussirons un jour ou l'autre à accomplir une œuvre pure de bienfaisance, digne du trésor du Bienfaiteur suprême, qui engagera sa bonté à nous appeler aussi du travail terrestre au repos céleste, par la parole de bénédiction : Venez, les bénis.

Mais, dira encore quelqu'un, si ceux-là seront appelé au royaume, qui sont déjà effectivement *bénis* dans les œuvres de bienfaisance, pourquoi donc, m'efforçant d'être bienfaisant, ne vois-je pas même les germes de cette bénédiction ? – Que puis-je répondre à cela ? Songe, zéléateur de la récompense peut-être plus que de l'exploit. Si ce n'est pas en toi-même qu'il faut chercher la réponse à ta question, si ce n'est pas sur toi-même qu'il faut porter ton examen. Qu'y faire, si tu as semé une semence pourrie ? Qui accuser de ce qu'elle ne germe pas ? Si tu n'as pas fait le bien d'un cœur sincère, qui accuser de ce qu'il ne produit pas la bénédiction ? Qu'y faire si tu as semé hier des pépins de pommes, et que tu veuilles cueillir aujourd'hui des pommes ? La nature est-elle obligée d'intervertir ses lois pour satisfaire ton impatience ? Si tu as distribué hier quelques oboles aux pauvres, et que tu veuilles recueillir aujourd'hui les fruits de ta bienfaisance, cela ne signifie-t-il pas que tu veux mesurer à ton court empan les voies de la Providence divine, et soumettre les grands décrets de Dieu à tes vétilleux désirs ?

Sois sincère quand tu fais le bien, et généreux quand tu ne vois pas la récompense; tôt ou tard les jugements de Dieu se manifesteront, et la bénédiction brillera sur toi.

Salomon a écrit : *Jette ton pain sur la surface de l'eau, car tu le retrouveras dans la multitude des jours* (Ec 11,1). Que veut dire par là l'auteur des *Proverbes* ? Comment peut-il se faire que le pain jeté sur l'eau ne soit pas, dans l'espace d'une multitude de jours, emporté au loin, dissous par l'humidité, mangé par les poissons ou par les oiseaux ? Sous cette apparence d'impossibilité, l'auteur des *Proverbes* peint le pouvoir merveilleux de la Providence divine qui ne permet point que l'œuvre de la bienfaisance périsse. En faisant du bien à des malheureux habituellement peu connus ou même tout à fait inconnus, tu jettes ton pain dans l'eau : le temps coule, ta bonne œuvre disparaît; peut-être même que tes ennemis s'efforceront de l'obscurcir, et que ceux qui ont reçu ton bienfait l'oublieront; mais viendra le moment des jugements; ton pain se retrouvera et te rassasiera de bénédiction et de joie.

Abraham ne jetait-il pas son pain dans l'eau quand il se tenait assis sous un arbre, attendant les premiers voyageurs venus, et qu'en les voyant il courait à leur rencontre pour les inviter et les traiter ? Et qu'obtint-il à la fin, dans la multitude des jours de sa vieillesse ? – La visite du Seigneur, et la promesse d'une postérité bénie.

Et Corneille le centurion, selon le témoignage du livre des Actes des Apôtres (10,2), *en faisant l'aumône à beaucoup de gens*, ne jetait-il pas son pain dans l'eau quand ses aumônes allaient trouver tantôt des païens, tantôt des juifs qui n'avaient pas reconnu Jésus Christ ? Et qu'obtint-il ? – L'apparition d'un ange, la visite d'un apôtre, la connaissance de Jésus Christ, le don du saint Esprit.

Concluons par ces paroles de l'Apôtre : *N'oubliez pas la bienfaisance et la communion : car c'est par de pareils sacrifices que l'on plaît à Dieu* (Héb 13,16).

C'est à vous surtout, ou qui vous êtes déjà consacrées, ou qui vous consacrez nouvellement aujourd'hui au sacrifice du service bienfaisant des malades, – c'est à vous que nous disons avec d'autant plus d'assurance que ces sacrifices de charité exigeront de vous plus d'efforts et de constance, que *c'est par de pareils sacrifices que l'on plaît à Dieu ! Amen.*

SERMON POUR LA FÊTE DU TRÈS PIEUX SOUVERAIN EMPEREUR

NICOLAS PAVLOVITCH

Prononcé avant le vœu solennel des veuves de la Miséricorde, dans l'église de Sainte-Marie-Madeleine de la maison des veuves, le 6 décembre 1831.

«Dieu l'oignit de l'Esprit saint et de force, et il passa en faisant le bien et en guérissant.» (Ac 10,38)

Pour le jour embelli du nom de notre Très-Pieux Empereur, le sujet de discours qui devrait se présenter le premier, c'est la prospérité dont nous jouissons à l'ombre protectrice du nom puissant de *Vainqueur des peuples*¹ qui a répondu si heureusement, dans toute la plénitude de sa signification, à la valeur de celui qui l'a reçu et qui a subjugué les peuples par la triple force de la sagesse de la puissance et de l'amour.

Mais l'indication de l'Autocrate lui-même assigne à mes pensées une autre direction, désigne à mon discours un autre objet - la souffrance et la compassion. En effet alors que nous célébrons la fête de l'amour de sujets fidèles le Très-Pieux Souverain veut qu'aujourd'hui même, nommément ici, ce soit la fête de la philanthropie tsarienne. Alors que nous apportons à cet autel des prières pour sa santé d'un prix inestimable pour nous, il apporte ici sa sollicitude compatissante pour les malades, et il nous charge de consacrer les instruments vivants de sa propre compatissance.

Imitons, mes frères, le mouvement chrétien du cœur du Tsar, et méditons sur ce genre particulier de philanthropie qui a pour objet les malades.

Et en premier lieu, nous demanderons pour ce genre de philanthropie autant d'attention qu'il en mérite sous divers rapports.

Quelques-unes des œuvres de philanthropie qui, selon l'Évangile, donneront droit à la bénédiction au jugement de Jésus Christ, et à l'appel à la félicité, s'offrent à l'attention sans aucune recherche et se proposent à nous d'elles-mêmes. L'affamé, l'altéré, le voyageur, celui qui a besoin de vêtements, se présentent, viennent, disent leur besoin, le montrent; en eux, la vertu de la philanthropie nous suit, nous précède, veut entrer de force dans nos maisons : tu n'as qu'à ne pas l'éviter; tu n'as qu'à ne pas fermer les portes. Mais celui dont la maladie fait la détresse est gisant : qui le voit ? S'il implore du secours, qui l'entend ? Et souvent, plus il a besoin de secours, moins il peut faire connaître son besoin, et même le comprendre et le sentir. Donnez donc votre sollicitude à la compassion envers les malades, qui vous importune moins que les autres genres de philanthropie; allez, cherchez cette vertu, parce qu'elle ne peut pas vous poursuivre.

Quelquefois, on peut supposer que l'une des causes de l'inattention de ceux qui jouissent de la fortune pour certaines misères, c'est qu'ils ne les ont pas éprouvées, - qu'ils ne croient pas toujours à l'apparence du malheur, - qu'ils regardent le malheureux comme coupable de son malheur. Par exemple, ce que c'est que d'être affamé à cause du manque de pain, la plupart d'entre nous ne savent pas cela par expérience, même dans le temps qui pour les autres s'appelle une famine. La compassion pour ceux qui sont enfermés en prison peut se refroidir par la pensée qu'ils s'y sont enfermés eux-mêmes, par leurs propres actions. Tel n'est pas le malheur de la maladie. Si tu as marché, même assez longtemps, dans le chemin de la vie sans en être atteint, en sécurité, sans la rencontrer, il est cependant plus que probable qu'elle t'attend plus loin, dans la vieillesse, avant la mort. Ainsi donc, auprès du lit du malade, compatis à lui, - et à toi; et, te souvenant de la loi de la Providence que l'on peut lire si souvent dans les faits, quand même elle ne serait pas écrite dans l'Évangile : *On se servira pour vous de la même mesure dont vous vous serez servis* (Mt 7,2), - occupe-toi de consoler et de soulager le malade, afin qu'un jour te soient envoyés à toi-même, par la Providence, la consolation elle-même et le soulagement nécessaires.

Selon la grandeur de la détresse, grande doit être l'attention compatissante pour le malheureux. Quoiqu'il soit difficile de déterminer la grandeur de la souffrance, parce que notre souffrance nous semble ordinairement plus grande que la souffrance d'autrui, et que celle que l'on éprouve effectivement est plus grande que celle dont on entend parler ou que l'on se représente par la pensée, l'exemple de Job qui a souffert tant de maux et de maladies, nous fait comprendre combien peut être grande la souffrance de la maladie en comparaison avec les autres malheurs. En proie à la pauvreté et privé de ses enfants, il raisonnait encore avec grandeur d'âme et bénissait Dieu; mais frappé par la maladie, Job ouvrit la bouche et maudit le jour de sa naissance (Job 3,1).

¹ = Nicolas

A cause de cette grandeur de la souffrance de quelque malades, la bienfaisance envers les malades est représentée dans l'Évangile, non seulement comme une œuvre louable de vertu humaine, mais encore comme une œuvre élevée de philanthropie divine, et, entre les œuvres philanthropiques de Jésus Christ lui-même, elle brille d'un éclat particulier. Il nourrit d'une part les affamés, comme par exemple il rassasia un jour dans le désert cinq mille personnes avec cinq pains, et, dans une autre circonstance, quatre mille personnes avec sept pains; d'autre part, soit qu'il visitât les malades, soit qu'il reçût ceux qui venaient à lui, il guérissait toute langueur et toute blessure dans les hommes. Merveilleux furent l'un et l'autre genre de bienfaisance; mais quand l'apôtre Pierre, préparant Corneille et quelques autres païens à leur entrée dans le christianisme, eut à leur peindre la divinité de la personne de Jésus Christ et la haute bienfaisance de ses actes, l'attention du prédicateur s'arrêta particulièrement sur le second genre de bienfaisance, *Dieu l'oignit de l'Esprit saint et de force, et il passa en faisant le bien et en guérissant*. Ainsi donc, guérir est une œuvre divine : par conséquent, visiter les malades, les consoler, les soulager, les fortifier dans leur âme, c'est une bienfaisance humaine qui marche sur les traces de la bienfaisance divine.

Il n'est pas possible enfin de ne pas rappeler l'importance particulière de la visite des malades, sous ce rapport qu'il n'est pas rare que l'état de maladie se transforme en vestibule de la mort. C'est une carrière bien importante de la vie terrestre – cette dernière où par un heureux exploit final, se consomment les précédents, et même quelquefois s'en répare plus ou moins l'insuffisance, tandis qu'au contraire une fin non couronnée du succès compromet plus ou moins tout le reste; – où la présence d'esprit dans la lutte décisive remporte une victoire éternelle, tandis qu'au contraire la pusillanimité et l'inutilité de toute tentative d'échapper à la mort par la fuite, peuvent conduire à une captivité sans – où, par les quelques pas qui lui restent à faire, l'homme franchit le passage du ciel ou recule jusqu'à l'abîme sans fond ! Elle n'est pas facile à comprendre et par conséquent, pas facile à conduire et non sans danger, la dernière lutte de la corruption contre l'incorruptibilité, de l'homme vieilli contre l'homme renouvelé, du corps qui la relie contre l'âme affranchie, des habitudes et des attachements terrestres contre les désirs célestes, de souvenirs du passé contre les espérances et les terreurs de l'avenir ! Quelquefois, les forces corporelles, en tombant, encomrent, pour ainsi parler, de leurs ruines l'âme non encore séparée du corps, et le malade ne voit pas la mort qui s'approche, ne se souvient pas des résolutions qu'il avait prises d'avance pour ce moment, ni remarque pas la gravité de l'assaut définitif qui le presse ne cherche pas d'assistance. Vas au secours de ce lutteur chancelant, guerrier frais, de réserve; rappelle-lui les préparatifs à faire pour le combat décisif, soutiens-le, dans la lutte, présente-lui les armes spirituelles: le bouclier de la foi et le casque de l'espérance du salut; fortifie-le de la force puisée au trésor de la grâce; aide à son prit à s'élever, à travers les décombres de la chair, vers le Père des esprits; par la parole divine, secourable et vivifiante, et par le doux souffle de la prière, refais et relève les ailes de son âme qui s'envole. Qui sait ? Peut-être qu'après avoir accompli sans faillir son essor vers le ciel, par un retour d'amour inaltérable, elle reviendra un jour vers toi, comme la colombe vers Noé, avec le rameau immarcescible de paix, quand viendra pour ton âme aussi le moment de sortir de l'arche de ton corps mortel pour entrer dans la terre des vivants, des immortels.

Si ces réflexions vous font quelque peu comprendre mes frères, combien est une œuvre digne d'attention et d'exercice la visite philanthropique et chrétienne des malades, il ne me restera plus qu'à vous indiquer brièvement, en second lieu, les dispositions dans lesquelles il faut être pour faire une pareille visite, afin qu'elle soit vraiment utile.

La visite des malades doit être entreprise par sentiment du devoir et en même temps par une libre disposition. La spontanéité seule ne garantirait pas la constance dans cette œuvre assez souvent fatigante. Avec le seul sentiment contraint du devoir, cette œuvre serait froide et morte, fastidieuse pour le visiteur, stérile pour le visité. C'est pour cela qu'à vous en particulier, appelées à la vocation de sœurs de miséricorde, il est donné un temps de noviciat pour l'épreuve de votre libre disposition, et qu'ensuite le sentiment du devoir est fortifié par le vœu.

Dans la visite des malades, votre compagne inséparable doit être la charité chrétienne. Avec l'amour, cette œuvre, comme toute autre, est légère à celui qui la fait, et agréable à celui pour qui elle se fait. Et d'autant plus l'amour chrétien, de même qu'il est, dans toutes les circonstances, selon l'expression de l'Apôtre, *la plénitude de la loi* (Rom 13,10), ainsi, dans les relations avec les malades, il peut seul remplacer toutes les règles, ou, si cela est nécessaire, et les donner, et les recevoir, et les accomplir. Il s'efforce de procurer au malade tout le soulagement possible, hors celui qui lui serait nuisible, et de lui dorer le remède amer, mais salutaire.

Ce même amour appelle auprès du lit du malade la douceur et la patience auxquelles il faut, du reste, donner une attention particulière, afin qu'elles ne s'en éloignent pas. De même que

l'Apôtre a dit des actes du vieil homme : *Ce n'est pas moi qui fais cela, mais le péché qui est vivant en moi* (Rom 7,20), ainsi faut-il dire quelquefois des dispositions du malade : ce n'est pas lui, mais la maladie. Elle est en lui extraordinairement irritable, impatiente, opiniâtre : si, dans votre conduite avec lui, vous ne conservez pas, de votre côté, la douceur et la patience, vous vous exposez à verser de l'huile sur le feu, et de plus sur un feu destructeur.

Enfin, apportez au lit du malade, apportez de toute nécessité la foi et la prière. Si vous le trouvez déjà dans des sentiments de foi et de prière, ajoutez votre encens à son encens, et entretenez le feu de son encensoir par le souffle de votre prière. Mais si, par malheur, son encensoir n'est pas allumé, si l'on ne sent en lui ni la chaleur de la foi, ni le parfum de la prière, n'en employez pas moins ici même votre foi et votre prière. Si un grossier charbon ardent, par le rapprochement, embrase un autre charbon froid et tout aussi grossier, un cœur animé et enflammé d'une foi vive et de la prière, ne peut-il pas allumer mieux encore le même feu dans un autre cœur même tout à fait froid, même à demi mort ? N'hésitez pas d'approcher même de ce charbon éteint votre encensoir brûlant, et, par une direction silencieuse, mais constante, de votre volonté agissant de concert avec Dieu, amoncellez sur lui un feu spirituel vivifiant. Peut-être n'est-il pas encore trop tard de souffler ne fût-ce qu'une petite étincelle de vie spirituelle dans cette vie charnelle qui s'éteint, et alors vous aurez accompli, non seulement le plus grand acte de bienfaisance envers un homme, mais encore un service apostolique envers Dieu.

Chacun peut trouver l'occasion de mettre en pratique ces réflexions et ces conseils; mais pour celles qui sont appelées aujourd'hui au service de la charité auprès de malades, qu'ils soient un viatique pour les conduire dans ce service agréable à Dieu. Amen.

SERMON POUR LA FÊTE DU TRÈS PIEUX SOUVERAIN EMPEREUR

NICOLAS PAVLOVITCH

Prononcé dans l'église de Sainte-Marie-Madeleine, ayant le vœu des veuves de la Miséricorde,
le 6 décembre 1843.

«Qu'ainsi votre lumière luise devant les hommes.» (Mt 5,16)

Une lumière digne de regards attentifs jaillit de ces paroles de l'Évangile. En elles apparaît le Législateur et Ordonnateur de la lumière. Il donne la lumière comme en propriété à certaines personnes: *Votre lumière*. Il indique le moyen, non seulement de jouir de la lumière, mais encore d'éclairer les autres : *Qu'ainsi votre lumière luise devant les hommes*. Il présente cette œuvre de lumière, non comme un don que l'on peut recevoir, mais comme une obligation que l'on doit remplir, et qu'il est par conséquent possible de remplir, parce que la Sagesse par excellence n'ordonne pas l'impossible : Que votre lumière luise devant les hommes.

Qu'est-ce donc que cette lumière ? Quels sont ces êtres heureux auxquels est imposée l'obligation magnifique de propager la lumière ? Ne serait-ce pas un bonheur pour nous que d'être de leur nombre ?

Seigneur Jésus ! Tu es la Lumière suprême du monde, selon ta propre parole : *Je suis la lumière du monde* (Jn 8,12). Envoie nous intérieurement ta lumière et ta vérité, afin que nous puissions trouver, éveiller, contenir et employer selon ta volonté la lumière à laquelle tu ordonnes de luire devant les hommes.

Pour reconnaître quelles sont ces personnes que l'Évangile appelle à éclairer les autres hommes, il faut faire attention aux circonstances dans lesquelles le Seigneur a exprimé le commandement de la lumière: *Que votre lumière luise devant les hommes*. L'évangéliste Matthieu décrit ainsi ces circonstances : *Voyant donc la multitude, il monta sur une montagne; et, lorsqu'il se fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui; et, ouvrant la bouche, il les instruisait* (5,1-2). Ainsi donc, l'enseignement du Christ s'adressait aux disciples du Christ : et certainement, le haut commandement d'éclairer les hommes se rapportait principalement à l'ordre le plus élevé de ces disciples, c'est-à-dire aux douze apôtres, de sorte que, sans aucun doute, c'est à eux que se rapporte la partie suivante de l'enseignement du Christ : *Vous êtes la lumière du monde : une ville ne peut être cachée quand elle est cachée au sommet d'une montagne*. Les apôtres se trouvèrent sur la montagne de l'enseignement, que nous voyons en ce moment, et ils furent éclairés de la lumière de la loi spirituelle; ensuite sur le mont Thabor, – et ils reçurent la lumière de la contemplation dans la prière; ensuite sur la montagne de Sion, – et ils furent illuminés de la lumière de la résurrection; sur le mont des Oliviers, – et ils levèrent les yeux vers la lumière de la communication de la divinité à l'humanité en Jésus Christ; enfin, une seconde fois sur la montagne de Sion, – et ils furent remplis de la lumière du saint Esprit. S'élevant ainsi en esprit, ils ne pouvaient plus être cachés dans leur simplicité et leur ignorance naturelles. Des éclairs de lumière, non pas mortels, mais vivifiants, se répandirent d'eux, non seulement sur la terre de Judée, mais encore sur le monde païen gisant dans la double obscurité de l'ignorance et du vice, et ils le transformèrent en un monde de lumière, en un monde de vérité et de vertu, dans le monde chrétien.

C'est donc l'œuvre des apôtres, et non la nôtre ? – pensera peut-être l'auditeur. Conséquemment, l'œuvre de lumière – n'est pas notre œuvre.

Contenons notre réflexion qui se hâte sans nécessité. Retournons à la contemplation de Jésus Christ enseignant sur la montagne.

Voyant donc la multitude, il monta sur une montagne; et, lorsqu'il se fut assis, ses disciples s'approchèrent de lui; et, ouvrant la bouche, il les instruisait. Le langage apostolique appelle souvent disciples, non pas les apôtres seuls, mais encore tous ceux qui écoutaient et recevaient avec foi l'enseignement de Jésus Christ. Que l'on puisse et que l'on doive prendre dans ce sens étendu l'appellation de disciples employée dans le récit de l'Évangile que nous examinons ici, c'est ce dont suffit pour nous convaincre celle circonstance qui s'y trouve notée : Voyant la multitude. Si l'enseignement du Seigneur ne s'était adressé qu'aux douze apôtres, pourquoi l'Évangéliste aurait-il eu besoin de dire qu'il commença lorsque le Seigneur vit la multitude ? Il serait étrange de se représenter le philanthrope Jésus, voyant la multitude, détournant d'elle son attention et ouvrant la bouche seulement pour douze personnes. Ce n'est pas ainsi qu'il se conduisait habituellement. Ce qu'il était besoin de dire personnellement aux apôtres, il le leur

disait en particulier, loin de la multitude : En particulier, il expliquait tout à ses disciples (Mc 4,34). Mais lorsqu'il voyait devant lui le peuple, il ne le méprisait pas et ne le privait pas de la parole du salut : Jésus vit une grande multitude de peuple, et il en eut compassion, et il commença à leur enseigner beaucoup de choses (Mc 6,34). Ainsi donc, il n'y a aucun doute qu'alors aussi, lorsque le Seigneur, voyant la multitude, enseigna sur la montagne, son discours ne s'adressa pas aux seuls apôtres, mais se rapporta à chacun de ceux du peuple qui avaient des oreilles pour entendre et un cœur pour croire.

Il est clair maintenant que, si même nous ne sommes pas des apôtres, et si nous appartenons seulement à la *multitude* des croyants, il n'y en a pas moins pour nous une part dans le sermon sur la montagne de Jésus Christ; il y a pour nous aussi quelque chose dans ces paroles : Que votre lumière luise devant les hommes; l'œuvre de la lumière spirituelle ne nous est point étrangère.

Ceux qui entendent cela ne désireront-ils pas apprendre encore comment nous pouvons participer à la propagation de la lumière, et non seulement apprendre, mais encore mettre en pratique, selon leur pouvoir, ce qu'ils auront entendu ? – Oh ! si cette parole pouvait rencontrer ce désir que même elle sollicite ! Quant à la solution de la question posée en ce moment, nous y pouvons arriver à l'instant, non par une recherche pénible, mais par la simple continuation des paroles de l'enseignement de Jésus Christ.

Qu'ainsi votre lumière luise devant les hommes. De quelle manière ? Le Seigneur continue : *Et qu'ils voient vos bonnes œuvres.* Voilà un mystère bien simple de la lumière ! *Les bonnes œuvres*, voilà une lumière que chacun peut émettre. Le bon exemple, voilà le moyen par lequel chacun peut propager la lumière parmi les autres ! Et voilà le trait manifeste de la divinité de l'enseignement de Jésus Christ : c'est que, tout en s'élevant bien au-dessus de la plus haute contemplation, il descend en même temps au niveau de la plus simple intelligence, et d'un accomplissement accessible à chacun.

Pour propager la lumière parmi les hommes, ou, autrement dire, la vérité et le bien, il semble que, pour cela nous ne connaissions pas de moyens plus à notre portée que les trois suivants : la parole, l'autorité, l'exemple. La parole agit par la conviction; l'autorité – par le légitime usage du pouvoir; l'exemple prédispose à l'imitation. Tous n'ont pas le don et le droit d'agir par la parole de la raison et de la sagesse; à l'autorité et particulièrement à l'autorité élevée et étendue peu sont appelés par la providence; mais tous peuvent agir par le bon exemple en même temps qu'il communique de lui-même une nouvelle force même à la force particulière de la parole ou de l'autorité. D'après cela, jugez de l'importance du bon exemple, en même temps qu'il communique de lui-même une nouvelle force même à la force particulière de la parole ou de l'autorité. S'après cela, jugez de l'importance du bon exemple.

Si le serviteur de la parole vous dit : soyez pieux, charitables, tempérants, et que ses leçons ne soient pas écrites dans le livre de sa propre vie, alors tout le fruit de ses instructions peut se trouver contenu dans cette réponse : *Médecin, guéris-toi toi-même* (Luc 4,23). Je ne dis pas que cela doive être ainsi; mais c'est ce qui peut arriver le plus facilement. Du reste, le Seigneur ordonne d'accueillir les paroles justes et utiles de ceux-là même dont les actions ne correspondent pas aux paroles : *Donc, tout ce qu'ils vous disent d'observer, observez-le et le faites; mais ne faites pas leurs œuvres, car ils disent et ne font pas* (Mt 23,3). Mais celui qui fait ce qu'il enseigne, chez celui-là, l'œuvre communique à la moindre parole une grande force. La lumière de la parole sans la force de l'action, c'est une lueur sans vie, qui passe rapidement : la lumière des bonnes œuvres continue souvent à briller même après que la parole est éteinte, et elle prolonge même après la mort de celui qui les a faites un long et large crépuscule. Ainsi – aurait-elle *lui devant nous*, la lumière du saint prélat Nicolas, par le moyen de sa parole qui s'est ensevelie dans les cœurs de ses contemporains et n'a pas passé dans des livres pour parvenir jusqu'à nous ? Mais les œuvres bienfaisantes et merveilleuses de son amour compatissant, inépuisable, illimité pour l'humanité, quel crépuscule brillant, long, large, elles ont prolongé et elles prolongent dans les siècles et les contrées de l'univers !

Les ordres de l'autorité, dans leur diversité multiple, ne peuvent évidemment pas toujours être accompagnés de l'exemple de celui qui ordonne et qui ne peut pas seul s'employer dans toutes les affaires et les fonctions réparties selon les divers degrés et catégories de subordination; mais là où l'autorité et la subordination peuvent suivre un même chemin, comme, par exemple, dans la vérité de la foi, dans le bien moral, dans les œuvres d'humanité et de charité, là, avec quelle force et en même temps quelle utilité l'exemple de l'autorité, en marchant devant, entraîne après lui la subordination ! Comme l'eau descend des lieux élevés dans les lieux plus bas, sans s'arrêter toujours même devant des barrages, ainsi l'esprit moral des classes élevées de la

société passe, par l'imitation, dans les classes inférieures, sans s'arrêter devant quelques barrières opposées par la différence des conditions. La piété et la philanthropie des gouvernants et des administrateurs, comme le soleil, étendent puissamment, sans aucun effort, leur lumière dans le cercle de ceux qui leur sont soumis. Heureux les gouvernés et les subordonnés auxquels, pour s'animer de l'amour de la vérité et du bien, de la justice et de la charité, du zèle de leurs obligations, de l'infatigabilité dans les efforts, – il ne faut que porter leurs regards sur le pouvoir placé au-dessus d'eux, et bien étudier ses actes !

Je ne doute pas qu'en ce moment mes paroles ne se répètent dans la pensée de ceux qui sont ici présents : heureux sommes-nous, nous à qui brillent ici, – non pas une parabole seulement, mais les œuvres vivantes de la philanthropie de notre Tsar, et disent : *Va, et toi aussi fais de même* (Luc 10,37). C'est pourquoi, grâce à Dieu, les œuvres et les fondations de philanthropie sont même fréquentes chez nous.

Mais que dirons-nous encore de plus direct à ceux dont la situation est semblable, non pas à *une cité bâtie sur le sommet d'une montagne*, mais peut-être seulement à une cabane au pied de la montagne ? Est-il donc possible qu'à eux aussi, *leur lumière luise devant les hommes* ? Pourquoi cela ne serait-il pas ? Le voyageur égaré voit même la petite lampe de la cabane, et il se dirige vers sa lumière, et il trouve dans la cabane un asile contre le froid de la nuit ou la bête féroce, et il se repose dans la sécurité, et il se réjouit de l'hospitalité. L'œuvre modeste même de l'homme inconnu au monde, si elle est animée d'une bonne et sainte intention, est une œuvre de lumière qui agit en cette qualité sur ceux qui la voient, en les invitant au bien; et même, sous la direction de la Providence, elle étend quelquefois son action dans un lointain incommensurable. Voyez la veuve désignée par Celui qui voit les cœurs, jetant, dans l'élan d'un zèle pieux, ses deux dernières oboles dans le trésor du temple. Quelle petite bonne œuvre ! Mais devant combien de millions d'hommes elle a déjà lui et luira encore dans l'Évangile, apprenant aux uns à faire le bien même avec de petits moyens, et aux autres à apprécier hautement, même dans les petites œuvres et dans les petites gens, un bon sentiment et une sainte pensée !

Et voilà un exemple encourageant pour vous aussi, veuves charitables, élues et désignées pour le service philanthropique des malades. Ce n'est pas une œuvre brillante que de se tenir auprès du lit d'un malade, de lui donner exactement sa médecine, de veiller à son repos, de lui dire quelques mots de consolation : mais si cela est animé du sentiment de l'amour chrétien, d'une sainte sollicitude et de la prière pour la paix de l'âme du malade, votre œuvre modeste sera une œuvre de lumière pour le prochain, et elle illuminera votre conscience de la lumière de la consolation intérieure.

Et qu'aucun d'entre nous, mes frères, ne s'écarte du commandement de Celui qui donne à tous la lumière et le salut. Que chacun fasse le bien selon son pouvoir, et qu'il luise par des œuvres de lumière, si ce n'est au rang des grands luminaires, du moins au milieu des petites étoiles. Il est bon d'être ne fût-ce qu'une petite étincelle dans ce ciel de Dieu, où la petite étincelle même est plus brillante et plus durable qu'un soleil d'ici-bas. *Qu'ainsi luise votre lumière ! Amen.*

SERMON POUR LA FÊTE DU SOUVERAIN EMPEREUR NICOLAS

PAVLOVITCH

Prononcé dans l'église de Marie de la Maison impériale des veuves, le 6 décembre 1846.

«Allez donc et apprenez ce que signifie cette parole : Je veux la charité, et non le sacrifice.»
(Mt 9,13)

En célébrant avec piété la mémoire religieuse de saint Nicolas, dont la gloire, extraordinairement grande dans l'Église, a brillé surtout par les œuvres de charité, et en solennisant en même temps la fête patriotique de notre Tsar dont il est le patron, et cela dans l'un des nombreux asiles de la charité Tsarienne, autant nous rencontrons inévitablement la pensée de la charité, autant nous la prenons volontiers pour sujet de ce discours.

Mais afin que ce discours sur la charité marche plus sûrement dans le chemin de la vérité, nous lui donnons pour guide la parole de la Vérité incarnée elle-même : *Allez, et apprenez ce que signifie cette parole : Je veux la charité, et non le sacrifice.*

La charité, semble-t-il, n'est pas quelque chose d'incompréhensible. Lorsque, demandant quelque chose à quoi nous n'avons pas de droit, mais qui satisferait notre besoin, soulagerait notre pauvreté, nous délivrerait de quelque embarras, nous disons ordinairement : fais la charité, faites la charité; il semble que, par ces paroles, nous témoignions que chacun sait comment on exerce la charité et qu'il n'est pas nécessaire de l'apprendre. Cependant le Seigneur en fait nommément un objet d'étude : *Allez, apprenez.*

Si donc il est nécessaire d'apprendre à faire la charité, alors, certainement, rien de mieux que de l'apprendre du même divin Maître qui nous enseigne la nécessité de cette étude. Il expose d'une manière bien définie sa doctrine sur la charité quand il donne solennellement son approbation à ceux qui y ont obtenu des succès complets, et qu'il leur assigne pour récompense le royaume céleste. *J'ai eu faim, dit-il, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli; j'étais nu, et vous m'avez revêtu; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venus à moi* (Mt 25,35).

Il semble encore que ce soient là des choses toutes simples, ne demandant aucune science, et tout au plus, peut-être, des conseils et des encouragements pour nous porter à les accomplir. Et si c'est en cela seulement que consiste l'étude de la charité, au lieu de m'inquiéter de l'expliquer, il m'incombe l'obligation bien plus agréable de témoigner des progrès très satisfaisants que fait dans cette étude cette ville sauvée par Dieu. Comme elle abonde avec bénédiction, non seulement d'œuvres temporaires de philanthropie, mais encore d'institutions permanentes de la charité active du Tsar, de la charité des grands, de la charité municipale, de la charité de sociétés privées formées volontairement pour cet objet, enfin de distributions journalières d'aumônes domestiques et personnelles ! Nous voyons des édifices Tsarines, fondés, non pour le Tsar et ceux qui lui sont attachés, mais pour des gens qui sont étrangers, venus de loin, pauvres, que cherche et s'approprie une haute compassion. Nous voyons des palais, élevés par des grands, dans lesquels, selon la volonté des fondateurs, aux frais de leur richesse, ce ne sont pas les grands qui vivent dans le luxe, mais les affamés qui sont nourris, les altérés qui sont abreuvés, les nus qui sont revêtus, les voyageurs qui sont recueillis, les malades qui sont traités, les orphelins, les vieillards, les abandonnés qui trouvent assistance, repos, satisfaction de leurs nécessités. Nous voyons des maisons, les unes également grandes, les autres modestes, mais, en revanche, nombreuses, dans lesquelles la charité des bourgeois imite la charité Tsarienne. Nous voyons des personnages sortir de maisons somptueuses pour aller visiter la pauvreté dans quelque coin obscur d'une demeure de pauvre apparence ou malsaine, afin de s'assurer de ses besoins et de lui porter des secours, ou de l'inviter à se rendre à l'asile de bienfaisance. Nous voyons ces personnages aller à la prison aussi volontiers qu'en visite, avoir souci des prisonniers comme de leurs domestiques. Nous voyons, particulièrement les jours saints, une multitude de mains tendues vers la prison pour donner aux prisonniers quelque douceur, quoique l'on sache du reste qu'ils ne souffrent pas de la faim sous le couvert d'une administration protectrice. Sans aucun doute, il y a encore des exploits de charité que nous ne voyons pas, mais non moins, pour cela, et même, peut-être, d'autant plus brillants que nous ne les voyons pas, en tant que c'est la modestie qui les cache. C'est très bien ! Gloire à Dieu ! Si elle est immuable, cette loi mystérieuse

de la Providence, autrefois révélée par un ange, que *l'aumône délivre de la mort* (Tob 12,9), il est probable que tu ne lui es pas peu redevable de ton salut, cité, sauvée par Dieu; peut-être est-ce particulièrement sur ce trait de ton caractère (du reste inséparable de ton orthodoxie et de ton amour pour les Tsars), que s'est reposé l'œil prévoyant de la miséricorde céleste, quand la justice céleste a visité avec la verge tes iniquités, et avec le fléau tes péchés, et que de cette manière la miséricorde du Seigneur ne t'a pas été retirée (Ps 88,33-34); les blessures mortelles qui t'ont été faites plus d'une fois dans ta longue existence, soit par la fureur de tes ennemis, soit par d'autres fléaux, n'ont pu te causer la mort, et tu atteins sans affaiblissement le septième siècle de ta vieillesse. Continue ta charité terrestre, afin que se continue sur toi la charité céleste. Continue à exécuter le testament qui, quelque ancienne que tu sois, a été écrit bien longtemps avant ta naissance : *Sois ami de la charité et juste, afin d'être heureux* (Tob 14,9).

Mais il nous faut revenir aux paroles par lesquelles nous avons commencé ce discours. Nous n'avons pas encore décidé, il nous reste encore à décider quel est cet enseignement auquel nous renvoie le Seigneur lorsqu'il dit : *Allez, apprenez ce que signifie cette parole : Je veux la charité.*

Les œuvres de charité dont nous avons parlé jusqu'ici, sont comme l'incarnation et le corps de la charité. Elles s'accomplissent en grande partie d'une manière corporelle, matérielle, visible, et se dirigent contre les maux auxquels l'homme est soumis dans son corps, et dans sa condition extérieure. Mais comme, au-dessus du corps visible, il y a l'âme invisible, spirituelle, animant le corps, ainsi, au-dessus des œuvres de charité, il y a la charité elle-même, invisible, spirituelle, qui doit animer aussi les œuvres visibles de charité. Celle charité substantielle habite dans l'esprit et le cœur de l'homme, et c'est pourquoi elle s'appelle la miséricorde, et elle a pour but d'être charitable principalement envers l'âme immortelle du prochain qui a infiniment plus de valeur que le corps corruptible. Voilà ce que tous ne comprennent pas, ou ce à quoi tous ne font pas assez attention. Voilà ce que ne comprenaient pas, ou ce que ne voulaient pas comprendre les pharisiens que le Seigneur envoyait, ayant nous, apprendre la charité auprès du prophète Osée, qui a écrit dans son livre ces paroles : *Je veux la charité, et non le sacrifice* (6,6).

Les pharisiens, voyant le Seigneur Jésus prendre place à table dans la maison du publicain Matthieu, et permettre à d'autres publicains et à d'autres pécheurs d'être à la même table que lui, afin de les attirer, par sa condescendance et par sa parole divine, au repentir et au salut, ne voulaient pas voir en cela une œuvre élevée de miséricorde, ne songeaient pas à se réjouir, à l'exemple des anges, sur le pécheur repentant, sur l'âme de laquelle s'approchait le salut, mais ne voyaient en cela qu'une contradiction imaginaire avec les traditions des anciens. Ayant assez de hardiesse pour juger Celui en qui, même avec une connaissance imparfaite, ils n'auraient pas dû reconnaître moins qu'un thaumaturge, mais n'ayant pas la franchise de lui découvrir à lui-même leurs pensées, ils adressèrent leurs critiques à ses disciples : *Pourquoi votre maître mange-t-il et boit-il avec les publicains et les pécheurs ?* Comme si ce n'était pas le maître qui dût apprendre aux disciples, mais les disciples, qui dussent apprendre au maître à se conduire ! A cela, le Seigneur répondit aux pharisiens : *Allez au Prophète, apprenez de lui ce que c'est que la charité, et surtout la charité spirituelle; apprenez que Dieu la veut et l'exige, non seulement de préférence à l'observation des traditions arbitraires des hommes, mais encore de préférence aux observations légales prescrites dans la loi de Dieu : Allez, apprenez ce que signifie cette parole : Je veux la charité, et non le sacrifice.*

De notre temps, nous pouvons ne pas craindre la sévérité des pharisiens qui ne permettait pas de dîner avec les pécheurs; mais dans la leçon que le Seigneur donna aux pharisiens, n'avons-nous rien à prendre pour nous, nous aussi, chrétiens ? En vérité, nous devons prendre pour guides l'enseignement et l'exemple du Christ, afin de pratiquer non seulement la charité corporelle, mais aussi la charité spirituelle, souvent non moins nécessaire que la corporelle, et toujours plus bienfaitante.

Si l'on juge sainement, et si l'on pèse les objets et les œuvres à la balance de la vérité, n'est-il pas étrange que l'on accorde quelquefois plus d'attention aux privations, aux souffrances et aux dangers du corps que l'on ne peut préserver de la douleur et sauver que pour un temps très court, qu'aux privations, aux souffrances et aux dangers de l'âme que la charité qui lui est propre pourrait présenter de souffrances éternelles et sauver pour l'éternité !

Voit-on un homme se noyer dans l'eau : connus et inconnus courent à l'aide, crient au secours. Voit-on un homme se noyer dans le péché et l'iniquité, dans l'intérêt sordide, dans l'intempérance, dans la volupté : on se tient tranquille et l'on regarde, ceux qui sont meilleurs, avec pitié, ceux qui ne sont pas meilleurs, en souriant, et quelques-uns peut-être même songent s'il ne serait pas possible de faire leur profit de ce que le noyé laisse sur le rivage.

Quand une maison brûle, la foule court combattre le feu, pour des poutres et des planches appartenant souvent à un propriétaire inconnu. Mais quand une âme brûle du feu d'une mauvaise passion; de la convoitise, de l'emportement, de la méchanceté, du désespoir, se trouve-t-il aussi facilement des gens pour courir éteindre avec l'eau vive de la parole de justice et d'amour ce feu mortel, avant qu'il ait envahi toutes les forces de l'âme, et qu'il se soit étendu jusqu'à la fusion avec le feu de la géhenne ?

On dira que faire la charité spirituelle, éclairer de la vérité celui qui ne la connaît pas, guérir celui qui est infecté d'une passion, délivrer le pécheur des liens de l'habitude du péché, réveiller la foi et l'espérance dans l'incrédule et le désespéré, chacun n'en est pas aussi capable que de faire une œuvre de charité corporelle. C'est en partie la vérité, mais en partie c'est l'expression d'un zèle incomplet pour la bienfaisance, et une défaite semblable à celle que le Sage trouva sur les lèvres du paresseux : *Le lion est sur le chemin* (Pro 26,15). Chacun n'est pas riche; cependant chacun peut donner au pauvre, si ce n'est un talent, du moins une obole : de même, chacun n'est pas assez instruit et assez expérimenté pour donner à son prochain un secours spirituel puissant; mais presque chacun, même le faible, peut aider quelque peu un plus faible, et celui qui n'est pas très instruit un moins instruit, et l'ignorant le savant, parce que tout ne se passe pas dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre corporel. Qui était Moïse ? – Un prophète, un législateur, un homme ayant vu Dieu. Et qui était Jéthro ? – Un prêtre d'un culte inconnu, n'appartenant pas au peuple élu de Dieu, à peine confirmé par Moïse dans la connaissance du vrai Dieu. Aujourd'hui, dit-il, *j'ai connu que le Seigneur est grand au-dessus de tous les dieux* (Ex 18,10). Pensez-vous que ce Jéthro fût capable de donner du secours à ce Moïse ? – Cependant Jéthro, voyant Moïse surchargé des contestations du peuple, sentit de la compassion pour lui, et n'hésita pas à lui offrir son secours; et réellement il le secourut en lui conseillant d'établir le partage et la gradation des tribunaux. Cet exemple est rapporté, je pense, dans la Parole de Dieu pour que, d'un côté, ceux qui s'imaginent être sages et avancés en spiritualité n'abaissent pas devant eux les simples et les imparfaits, et que, de l'autre côté, ceux mêmes qui se sentent éloignés de la perfection spirituelle ne se refroidissent pas, par la pensée de leur imperfection, dans leur zèle pour donner à leur prochain leur secours spirituel, selon leur force et leur intelligence.

On dira encore qu'il est aisé d'exercer la charité corporelle parce qu'on voit souvent la demander, non seulement ceux qui en ont besoin, mais souvent même ceux qui n'en ont pas besoin, tandis qu'il est difficile d'exercer la charité spirituelle parce que ceux qui en ont besoin, non seulement ne la demandent pas la plupart du temps, mais encore la repoussent souvent lorsqu'on la leur propose, et rebutent même ceux qui la leur offrent. Il faut avouer que la difficulté est grande. Mais l'appelons-nous que, quand les apôtres voulurent faire au monde la grande aumône spirituelle de la foi et de la morale chrétiennes, non seulement il ne la demandait pas, mais encore il ne voulait pas recevoir ce qui lui était offert, et qu'il se courrouça contre ceux qui le lui offraient. Cependant, leur foi, leur amour, leur patience, leur prière firent à la fin que le monde accepta la grande aumône, et qu'il fut sauvé. Ce qu'il fut donné aux apôtres de faire pour des millions d'âmes, pour les siècles, pour l'univers, cela, ne fût-ce que pour une petite part, ne fût-ce que pour une âme malheureuse, la grâce de Dieu aidera certainement à le faire tout enfant, fidèle et aimant ses frères, de l'Église apostolique.

Mes frères, si quelqu'un d'entre vous s'éloigne du chemin de la vérité, et que quelqu'un l'y ramène, qu'il sache que celui qui amènera un pécheur des voies de l'égarement, sauvera son âme de la mort et couvrira la multitude des péchés du prochain, et des siens (Jac 5,19-20).

Dans ces paroles, l'apôtre saint Jacques vous propose et l'exploit, et l'espérance d'y réussir, et la récompense. Amen.

SERMON POUR L'ANNIVERSAIRE DE L'AVÈNEMENT AU TRÔNE DE
TOUTES LES RUSSES DU SOUVERAIN EMPEREUR NICOLAS PAVLOVITCH

1845

«Ayez du respect pour tous, aimez vos frères, craignez Dieu, honorez le roi.» (I Pi 2,17)

La Sagesse dit dans les *Proverbes* que, dans les paroles de sa bouche, *il n'y a rien de tortueux, tout est simple pour ceux qui comprennent, et juste pour ceux qui trouvent le sens* (Pro 8,8-9). Telles ne sont-elles pas exactement les paroles de sagesse sorties de la bouche de l'apôtre Pierre, qui viennent d'être citées ? Quelle sagesse simple elles contiennent, et quelle sage simplicité !

Ayez du respect pour tous : voilà l'enseignement commun des obligations de chacun envers tous. *Aimez vos frères* : voilà l'enseignement particulier des obligations du chrétien envers le chrétien. *Craignez Dieu* : voilà une théologie morale assez claire même pour celui qui n'est pas théologien, d'une sagesse assez profonde même pour le théologien, pourvu seulement qu'il ne soit pas simplement un auditeur curieux, mais un exécuteur diligent de l'enseignement. *Honorer le roi* : voilà toute la science pour les membres d'un Etat, ou, comme on l'appelle en un seul mot, la politique de l'apôtre et du chrétien.

Le commandement : *Honorez le roi*, a fait le jour d'aujourd'hui solennel. Le commandement : *Craignez Dieu*, nous a réunis pour célébrer cette solennité dans le temple. Nous savons *qu'il n'y a point de pouvoir qui ne soit de Dieu* (Rom 13,1), que c'est par lui que *les rois, règnent* (Pro 8,15), et c'est pour cela que nous apportons devant Dieu nos actions de grâces pour le Tsar donné par Dieu et conservé par Dieu; que nous apportons devant Dieu nos vœux afin que, dans le temps à venir aussi, *Seigneur, le roi triomphe dans ta force, et qu'il tressaille d'allégresse dans ton salut* (Ps 20,2).

Après avoir vu les commandements du saint Apôtre mis en pratique, et par conséquent déjà compris et reçus, retournons à cette partie de son enseignement de laquelle on peut douter qu'elle ait été comprise et reçue par tous pour être mise en pratique.

Ayez du respect pour tous. Ayons-nous tous du respect pour tous ? Par exemple, respectons-nous le travailleur ? Respectons-nous le prisonnier conduit par sa faute jusqu'à la prison ? Doit-on réellement, et comment peut-on respecter même ceux-là ? Ces questions montrent qu'il faut quelque effort de méditation pour *trouver le sens* des paroles de l'Apôtre, et pour qu'elles paraissent *simples* à l'intelligence et *justes* dans l'accomplissement.

Respecter un homme, ou lui rendre honneur, signifie reconnaître en lui quelque mérite, et se conformer à ce mérite dans les pensées, les paroles et les actions qui se l'apportent à lui. De même que le mérite n'appartient pas à tous, mais il quelques personnes seulement, et qu'il est de plus d'un genre et de divers degrés, ainsi l'honneur doit appartenir seulement à quelques-uns, et à des degrés divers. C'est il cela que se rapportent les paroles de l'apôtre Paul : *Vous rendrez à tous ce qui leur est dû, à qui, l'honneur, l'honneur* (Rom 13,7). Il est clair ici qu'il y a un genre d'honneur qu'il faut rendre, non pas à tous, mais à celui-là seulement à qui il convient selon la justice. L'honneur appartenant au roi ne peut, sans sacrilège, être rendu au sujet. Le degré d'honneur attribué au chef n'appartient pas au subordonné. Le respect que, selon le droit naturel et la loi de Dieu, le père exige de son fils, le fils ne peut pas l'exiger de son père.

Il y a un genre de respect, ne dépendant pas des autres genres et des autres degrés, plus commun, facile à obtenir, qui n'est cependant pas général. C'est le respect qui appartient à la dignité morale de l'homme, selon la parole de l'apôtre Paul : *Gloire et honneur et paix à quiconque fait ce qui est bien* (Rom 2,10). D'après ce principe, honorables peuvent être même ceux qui sont aux derniers degrés de la société et de l'opinion ordinaire de la société. Même le Samaritain philanthrope est digne de respect; et bien plus, il l'est de préférence au prêtre au cœur dur. Même l'esclave fidèle et dévoué aux affaires de son maître est digne de respect, et même plus que l'homme libre qui n'use pas de sa liberté pour le bien.

Sans porter atteinte à aucun des genres particuliers ni des degrés d'honneur, mais aussi sans s'y borner, la parole de l'Apôtre nous fait connaître encore une loi générale du respect pur laquelle tous et chacun envers tous et chacun : *Ayez du respect pour tous*. Quelque petite que paraisse la mesure du mérite en quelques personnes, ayez en réserve pour elles aussi une mesure correspondante du respect dû à tous : *Ayez du respect pour tous*. Est-ce donc que,

d'après cela, il faille honorer des gens qui ont eux-mêmes ébranlé leur droit au respect par des actions méprisables, basses, dépravées ? Mon orgueil ne le voudrait pas, mais le commandement de l'Apôtre m'ordonne d'honorer même ceux-ci, si ce n'est positivement, du moins négativement, c'est-à-dire de ne pas les mépriser : car le commandement est donné sans exception : *Ayez du respect pour tous*. Mais est-il possible de ne pas mépriser de pareilles gens ? Si cela se doit, il est certain que cela se peut : car la sagesse évangélique ne commande pas l'impossible. Distinguez de l'homme les actions méprisables, basses, dépravées: détournez-vous d'elles, méprisez-les. Distinguez l'homme de ses actions, – et il vous paraîtra possible de ne pas le mépriser.

En voyant une masse de terre aurifère, celui qui ne la connaît pas la méprise, mais celui qui la connaît ne la méprise pas, à cause des parcelles d'or qui y sont contenues. De même, en regardant un homme qui présente un aspect désagréable de grossièreté, de rudesse, de désordre, de vice, celui qui est inattentif le méprise, tandis que celui qui est attentif le plaint, mais ne le méprise pas, parce que, même dans cette glèbe informe, il y a de l'or. Quel or ? L'essence de l'homme, et particulièrement son âme.

Si l'on regarde avec considération même une petite œuvre d'un grand auteur, par exemple, un arbre quelconque planté par un homme illustre, ou un objet travaillé par ses mains, peut-on mépriser un homme, œuvre bien loin d'être petite du grand et sage Créateur, qu'il a daigné produire et qu'il daigne conserver ? Cet homme aurait cessé d'exister, si Dieu l'avait méprisé et négligé. Par conséquent, l'existence même d'un homme sert de preuve que Dieu ne le méprise pas. Oui donc osera mépriser ce que Dieu ne méprise pas ?

Si nous honorons et protégeons contre le mépris l'image d'un tsar, quand même elle serait imparfaite ou aurait été endommagée par quelque accident, comment pouvons-nous mépriser l'image de Dieu tracée par Dieu lui-même dans l'homme, quoique même non conservée dans sa perfection originelle, et dans quelques-uns même bien endommagée, mais du reste non complètement effacée, et prédestinée à la restauration ?

Si l'on ne jette pas avec mépris un joyau corruptible, mais qu'on le conserve avec attention et estime, peut-on faire un objet de mépris d'un joyau incorruptible, l'âme humaine, estimée à un prix non moindre que le monde entier par l'Estimateur infallible, qui a dit : *Que sert à l'homme de gagner le monde entier et de perdre son âme* (Mc 8,36) ? Que dis-je : un prix non moindre que le monde entier ! Elle a été achetée à un prix infiniment plus élevé : elle a été rachetée au prix du sang et de la vie du Fils incarné de Dieu.

Quelqu'un dira-t-il : Je méprise en toute justice un homme indigne, pécheur, vicieux. Prends garde, homme digne ! Si tu méprises le pécheur, ne le condamnes-tu pas toi aussi, par là-même, plus ou moins au mépris ? Car toi non plus, tu n'es pas sans péché ! Ensuite, songe que tu ne vois que l'extérieur, et non l'intérieur; tu ne connais qu'un peu du passé, et la minute présente; mais tu ne connais absolument rien de l'avenir. Tant que l'homme est sur la terre, aussi longtemps le bon même, ordinairement, n'est pas sans défauts, puisque la pureté parfaite est l'apanage du paradis et du ciel; et le méchant même n'est pas sans quelque bien, car autrement la terre refuserait de le porter. Et par conséquent, il est très possible que, pendant que tu méprises dans un homme ce que tu vois, – il se cache en lui un bien que tu ne vois pas, ou du moins une semence de bien qui peut se développer, croître, porter du fruit, et le rendre en définitive digne de respect. Alors tu seras obligé de te repentir de ton mépris inconsidéré. Il vaut donc mieux ne pas faire du tout ce qui peut conduire à l'affliction du repentir. Il n'y a pas de doute que beaucoup, de contemporains ne se soient raillés de l'extérieur désavantageux et des actions étranges de Siméon, d'André, et de nos insensés prétendus Basile et Maxime;² mais le temps a dévoilé leur vie cachée, et les a montrés dignes, non seulement de respect, mais encore de dévotion. Si nous avons été dans les rues de Jérusalem alors que notre Sauveur portait sa croix, et qu'après lui suivait le larron qui devait être aussi crucifié, il est probable que nous n'aurions pas pu maîtriser une indignation juste en apparence, et même pieuse, en voyant cet homme méprisable suivre de si près le Très-Saint. Mais comme c'eût été mal à propos ! Une heure ou deux sont passées, et nous voyons le larron devenu confesseur du Christ, et le Christ lui ouvrir le jour même l'entrée du paradis. Le larron est devenu pour nous un modèle, et nous répétons dévotement sa prière. Après cela, n'est-il pas dangereux de mépriser même un insensé et un larron !

Ces réflexions, je l'espère, sont suffisantes pour faire comprendre la signification et sentir la force du commandement de l'Apôtre : *Ayez du respect pour tous*. Après cela vient tout naturellement la pensée de songer à l'usage à faire de cet enseignement.

² Il s'agit des fols en Christ.

Est-il besoin d'inspirer le respect pour ce qui de soi-même inspire le respect, – pour la sainte autorité du Souverain, pour les parents, pour les supérieurs, pour les bienfaiteurs ?

Mais il n'est peut-être pas superflu de rappeler qu'il ne faut pas mépriser ce qui est facilement exposé au mépris.

Que le supérieur ne méprise pas même le dernier de ses subordonnés, mais que, par son attention et sa condescendance, il fasse que la dernière place ne soit pas basse pour lui, et que l'occupation qui lui est donnée soit agréable, parce que plus une œuvre se fait volontiers, et mieux cela vaut, et pour l'œuvre elle-même, et pour celui qui la fait, et pour celui qui dirige l'œuvre.

Que le riche ne s'enorgueillisse pas devant les pauvres, mais qu'il descende à soutenir de son secours ces appuis modestes de son propre bien-être. Il y a un temps où la reconnaissance des pauvres vaut mieux pour le riche que la richesse.

Celui qui a pouvoir, héréditairement ou conventionnellement, sur le travail ou sur les productions du travail de ceux qui lui sont soumis, qu'il ne soit pas inattentif à ces humbles de la terre. L'homme n'est pas une chose dont on puisse faire usage sans lui être redevable en rien. Et la loi civile, et la loi morale, et surtout la loi chrétienne, joignent aux droits de l'autorité des obligations envers les subordonnés. S'ils vous donnent la moitié de leur temps de travail, rendez-leur une partie de votre temps libre. S'ils vous procurent le superflu, vous, procurez-leur le nécessaire : une vie exempte de misère, un abri, les moyens de l'éducation requise pour eux, la direction et la conservation des mœurs et de la foi. Sachez obtenir d'eux, non pas votre profit seulement, mais aussi la reconnaissance et l'amour. L'amour peut, sans l'enlever, alléger leur fardeau et faire qu'ils bénissent leur dépendance plus qu'une large liberté.

Celui qui est appelé à juger et à redresser les coupables, qu'il ne méprise pas celui qu'il juge, ni même le coupable, afin que le mépris ne rende pas le juge négligent et trop facile. Que l'estime de l'humanité préserve le réformateur et le juge de la colère, la justice – de la dureté, les corrigés – de l'endurcissement.

En nous conduisant ainsi et conformément à ces principes envers les moindres de nos frères, chrétiens mes frères, nous accomplirons les préceptes de l'Évangile et nous serons vraiment les imitateurs du Christ qui, quoiqu'il soit le Seigneur des seigneurs, est venu sur la terre, *non pour qu'on le servît, mais pour servir*, pour mourir pour les pécheurs et pour élever ceux qui s'humilient. Gloire à lui avec le Père et le saint Esprit dans le siècles ! Amen.

SERMON POUR L'ANNIVERSAIRE DE L'AVÈNEMENT AU TRÔNE DE
TOUTES LES RUSSES DU SOUVERAIN EMPEREUR NICOLAS PAVLOVITCH

«Il est écrit : Ma maison est la maison de prière.» (Luc 19,46)

Qui de nous ne sait que le lieu où nous nous trouvons à ce moment est la maison de prière et la maison de Dieu ? Cependant il n'est pas hors de propos, je pense, de nous rappeler en ce moment que cette dénomination symbolique de *maison de prière*, et cette haute dénomination de *maison de Dieu*, ce n'est pas le Prophète seulement qui les donne à ce lieu, mais qu'elles lui sont reconnues par la Vérité incarnée elle-même, par notre Seigneur Jésus Christ disant : *Il est écrit : Ma maison est la maison de prière.*

Plus est désirable pour nous l'objet particulier de notre prière de ce jour, l'appel de nouvelles bénédictions de Dieu sur la nouvelle année qui commence du règne de notre Très-Pieux Autocrate, et plus il est utile et agréable d'avoir en vue la ferme conviction que notre prière n'est pas sur un chemin douteux et inconnu, ne tend pas de loin des mains vainement suppliantes et n'élève pas une voix qui peut-être ne sera pas entendue, mais qu'elle converse avec Dieu dans sa maison à elle et dans la maison de Dieu, par conséquent de près, librement, de manière à être facilement entendue, en toute confiance.

Mettons dans une grande évidence pour nous l'effet prompt et sûr de la prière solennelle, et en particulier de la prière d'un État et de tout un peuple dans le temple, par le moyen d'un antique exemple. Dans le temps de l'invasion soudaine de trois peuples ennemis dans le royaume de Judée, *Josaphat se tint dans l'assemblée de Juda, à Jérusalem, dans la maison du Seigneur, et à offrit à Dieu une prière unanime avec le peuple, confessant leur faiblesse, et invoquant son secours contre les ennemis : Nous ne savons ce que nous avons à faire contre eux; mais seulement nos yeux sont tournés vers toi.* A peine cette prière eut-elle été prononcée qu'une réponse favorable de Dieu se fit entendre par la bouche de Joziel. *L'Esprit du Seigneur fut sur lui au milieu du peuple, et il dit : Ecoutez, vous tous de Juda, et vous, habitants de Jérusalem, et toi, roi Josaphat : voici ce que le Seigneur vous dit : Ne craignez pas, ne vous effrayez pas à la vue de cette multitude nombreuse, car ce n'est pas votre combat, mais celui de Dieu.* Le lendemain, lorsque Josaphat et son armée marchèrent à la rencontre de leurs ennemis, en chantant de saints cantiques, la discorde s'éleva dans le camp des ennemis qui étaient de nations diverses; ils se détruisirent les uns les autres; il ne resta aux Juifs qu'à recueillir leurs dépouilles (II Par 20)

Si telle était la puissance de la prière dans le temple des ombres et des figures, faut-il moins attendre d'elle dans le temple de la Vérité manifestée et incarnée ? Si elle osa tant et si elle eut un tel succès là où régnait une Loi menaçante, ne peut-elle pas plus encore ici où a placé on trône la Grâce miséricordieuse ?

Le Fils incarné de Dieu a enseigné la prière par la parole et par l'exemple; il nous y a invités; il lui a frayé et facilité le chemin vers Dieu par son intercession pour nous, intercession qu'il ne discontinuera pas aujourd'hui, et qu'il ne discontinuera pas jusqu'à la fin des siècles; et, en nous animant au combat par l'espérance du fruit du combat, il a donné à la prière de l'assemblée chrétienne cette promesse qui lui donne tout pouvoir : *En vérité je vous le dis : Si deux d'entre vous s'unissent sur la terre pour quelque chose que ce soit, et s'ils la demandent, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux* (Mt 18,19). *Pour quelque chose que ce soit, et s'ils la demandent : – Quel plein pouvoir étendu, et, pourrait-on dire, illimité ! Elle sera accordée par mon Père qui est dans les cieux : – Quel plein pouvoir élevé, et, évidemment, invincible à quelque autre puissance que ce soit !* Quant à ce qui est dit, dans la promesse, de la plus petite réunion possible : *Si deux d'entre vous s'unissent*, c'est pour que même une petite réunion dans l'église, en cas de nécessité, ne se regarde pas comme trop insuffisante pour avoir part à la promesse du Seigneur, et pour qu'une grande assemblée ait d'autant plus de confiance en la promesse.

Voulez-vous voir cette promesse dans son accomplissement, ce plein pouvoir en plein exercice ? Considérez l'Église primitive des apôtres.

Après l'un de leurs premiers discours, qui fut couronné du succès, tous les pouvoirs de Jérusalem se soulevèrent contre les apôtres. On les jette en prison; puis, les en faisant sortir, on les interroge dans l'assemblée des princes, des anciens et des scribes, et on leur défend avec menace d'enseigner au nom de Jésus. La tempête est violente. Le christianisme nouvellement planté était en danger d'être, non seulement ébranlé, mais encore arraché avec ses racines. Il

fallait un appui extraordinaire, une assistance particulière d'en haut. *Et quand ils eurent prié, le lieu où ils étaient assemblés trembla, et ils furent tous remplis, de l'Esprit saint, et ils disaient la parole de Dieu avec hardiesse* (Ac 4,31). Le lieu où, ils étaient assemblés était évidemment une maison de prière et une maison de Dieu intérieurement, quoique ce ne fût pas encore le temps de l'élever extérieurement et de l'ombrager de la croix comme chez nous aujourd'hui.

A une autre époque, *Pierre était gardé en prison, et les prières de l'Église s'élevaient diligemment vers Dieu pour lui* (Ac 12,5). Que fit donc cette prière de l'Église ? C'est qu'un ange délivra Pierre de ses fers, et le fit passer par les portes fermées, auprès des gardes, elle conduisit hors de la prison en liberté.

Est-il besoin d'en dire davantage pour éveiller votre conviction paisible que les dénominations de maison de prière et de maison de Dieu ne sont pas seulement des dénominations honorifiques appliquées superficiellement à l'objet, mais expriment quelque chose d'essentiel à l'objet, quoique ne se montrant pas toujours et à tous à découvert ? Nous savons tous, ce semble, que, dans la maison de prière, dans la réunion de l'Église, il y a une présence particulière et féconde en bénédictions du Dieu omniprésent; que dans la maison de Dieu, il y a un établissement mystérieux du Dieu qu'aucun lieu ne peut contenir; que dans cette maison, dont le Propriétaire est riche de miséricordes, plus que nulle part ailleurs, sont réunis des trésors de dons, de secours, de bienfaits, de bontés, de consolations, de lumière, de force, de vie, de salut, et qu'aux enfants et aux amis de cette maison est donnée la clef de ces trésors, la prière de la foi. Nous connaissons tous, ce semble, la dignité et l'importance de la maison de Dieu, ainsi qu'en témoignent notre réunion elle-même et l'apparence générale de piété qui règne dans cette assemblée.

Mais j'ai dit sans parler absolument : Nous connaissons tous, ce semble; – et, par malheur, j'ai pour cela des raisons. Lorsque, de l'élévation due de la prière à Dieu, soit que ma pensée, par faiblesse et par distraction, retombe sur moi et sur ce qui m'entoure, soit que, par le devoir qui m'incombe de veiller à l'ordre dans l'église, je porte une attention investigatrice sur les servants et les assistants dans le temple, lorsque je remarque que nous, serviteur du sanctuaire, nous ne servons pas toujours d'exemple aux autres dans le respect du sanctuaire; lorsque j'entends le lecteur courir avec précipitation dans la lecture du psaume, ou le chantré jouer dans ses notes, sans les marques de l'attention spirituelle à ce qu'ils lisent ou chantent; lorsque je vois quelques assistants se tenir devant le Tsar céleste avec moins de respect qu'ils ne se tiendraient devant un tsar de la terre, venus pour s'entretenir avec Dieu, et, au lieu de cela, s'entretenant entre eux, et que je vois dans cette disposition des gens qui ne sont pas de ceux que l'on pouvait excuser par cette parole du Prophète : *Peut-être sont-ce des pauvres et des insensés* (Jér 5,4); lorsque celui qui est lent par la parole inopportune de son voisin, s'inquiète visiblement non de ne pas irriter Dieu par son irrévérence dans l'église, non de détourner son prochain de l'irrévérence, mais de ne pas offenser par son silence celui qui l'invite à une conversation oiseuse : à la vue de tout cela, je voudrais bien ne pas croire à ce que je vois, et je demeure incertain de ce que cela signifie. Savons-nous où et pourquoi nous sommes venus ? Savons-nous ce que c'est que la maison de Dieu ? Ou bien ne voulons-nous pas user de ses trésors ? Est-ce donc que les adorateurs du temple de Jérusalem doivent en quelque chose céder la supériorité aux adorateurs de quelque montagne de Samarie, eux qui, n'ayant pas chez eux la même sainteté, et même *adorant celui qu'ils ne connaissent pas*, n'en observent pas moins sévèrement l'ordre et le silence dans la prière ? Comprenez ce qui est dit en parabole, et qu'il serait amer de dire sans parabole.

Pour ne pas exagérer l'accusation, la justice commande de dire que cet aspect quelquefois imparfait du bon ordre et de la piété dans nos temples apparaît, non comme l'expression de l'indévoation, mais seulement comme la conséquence d'une attention peu sévère et d'une vigilance insuffisante de quelques-uns sur eux-mêmes. Du reste, si quelqu'un demandait : Vaut-il la peine de poursuivre des fautes aussi légères que l'entrée tardive dans la maison de prière ou une parole inutile dite pendant l'office divin ? Je répondrais qu'il faut autant que possible éloigner même les fautes légères, afin qu'à leur suite n'arrivent pas et ne s'installent pas le péché et l'iniquité.

Revenons à l'Évangile, et voyons quelles transgressions poursuivait notre Seigneur quand, *étant entré dans le temple; il se mit à chasser ceux qui y vendaient et qui y achetaient, en leur disant : il est écrit : Ma maison est la maison de prière, et vous en faites une caverne de voleurs*. Quelles gens étaient venus dans le temple de Jérusalem, et comment le changeaient-ils en une caverne de voleurs ? Étaient-ce des païens ? Souillaient-ils le Temple du culte des idoles ? Nullement. C'étaient des juifs orthodoxes qui, pour la commodité, vendaient et achetaient ce qui était nécessaire dans le Temple pour le culte divin, des bœufs, des brebis, des colombes pour

l'offrande des sacrifices, et qui changeaient l'argent pour que celui qui regrettait de mettre dans le trésor du Temple une grosse pièce de monnaie, en pût trouver tout près une petite pour cet usage; et cela ne se faisait pas dans le sanctuaire, mais dans le parvis du Temple. Nous autres, en voyant cela, nous aurions peut-être douté s'il fallait poursuivre une inconvenance qu'il n'était pas très facile d'éviter, et qui avait bien son utilité. Mais le Seigneur poursuit cette inconvenance, non seulement par la parole, mais avec un fouet de cordes, et il l'appelle une transformation du Temple en une caverne de voleurs. Après cela, il faut convenir qu'on ne peut considérer comme très peu coupable que, non dans le parvis du temple, mais dans le temple chrétien lui-même, en face de la sainteté elle-même, la distraction et la flatterie échangent entre elles des compliments et achètent par des questions vaines des réponses oiseuses.

Je ne menace personne du fouet du Seigneur. Mon exploit ne consiste pas à chasser qui que ce soit du temple, mais à vous conserver tous au temple pour en être l'ornement. Si cependant cette petite allocution paraissait à quelqu'un ressembler à un petit coup de fouet, qu'il s'applique surtout à nous qui, selon la justice, sommes soumis à une plus grande sévérité; mais vous, évitez tranquillement ce qui mérite les coups de la parole. Rappelons-nous cette parole de Salomon : Mieux valent les réprimandes ouvertes que l'amour caché (Pro 27,5). Aimons les réprimandes. Si nous n'avons pas méritées, nous pouvons les entendre avec d'autant plus de calme, et elles nous aideront à ne les pas mériter à l'avenir; mais si, par malheur, nous les avons méritées, elles nous aideront à nous corriger. Reconnaissons à Dieu de ce que se conserve en nous l'attrait de la maison de Dieu ! Soyons vigilement attentifs à faire que notre présence dans la maison de Dieu en soit plus digne, plus parfaite, et, par là, plus fructueuse et plus salutaire.

C'est avec consolation que je me rappelle l'exemple de vénération pour la maison de Dieu que nous montre notre Très-Pieux Souverain Empereur. Comme il aime à ériger des maisons de Dieu ! Vous êtes vous-mêmes témoins de temps en temps du respect avec lequel il se tient devant le Seigneur dans le temple. Comme il regarde invariablement vers l'autel ! Comme il suit attentivement les prières pour ce qui lui est cher, et les accompagne du signe de la croix ! Comme il s'incline humblement devant la sainteté.

Unissons-nous mentalement avec lui dans notre prière présente; que tous nos cœurs se confondent en un encensoir unanime de prière; que l'amour pour le Tsar et la foi en Dieu s'unissent pour enflammer l'encens spirituel de la prière, et qu'elle monte de la maison terrestre à la maison céleste de Dieu, et qu'elle en fasse descendre une nouvelle bénédiction sur le règne de notre Très-Pieux Autocrate; que son règne soit toujours dirigé par une sagesse et une justice religieuses à l'intérieur garanti de tout danger à l'extérieur, abondant en moyens de prospérité, afin qu'à l'ombre de son trône *nous passions une vie paisible et tranquille en toute piété et pureté ! Amen.*

SERMON POUR L'ANNIVERSAIRE DU COURONNEMENT SOLENNEL ET
DU SACRE DU SOUVERAIN EMPEREUR NICOLAS PAVLOVITCH

Prononcé le 22 août 1838

«Et l'Esprit du Seigneur était porté sur David depuis ce jour, et dans la suite.» (I R 16,13)

L'Esprit de Dieu repose sur David. Quelle sublime condition ! Sans aucun doute, elle fut aussi extrêmement bienfaisante pour David. Sans aucun doute, de l'Esprit de Dieu qui reposait sur lui descendaient dans son intelligence de lumineux rayons pour l'éclairer de la connaissance de ce qui est vrai, agréable à Dieu et salutaire; de saintes étincelles tombaient dans son cœur afin de l'enflammer pour les bonnes intentions, les œuvres de salut, et tout son être se remplissait de la force d'en haut, par laquelle il entreprenait les choses les plus difficiles avec une confiance hardie et les menait à fin sans lassitude. En effet, si la présence de l'Esprit de Dieu ne s'était pas signalée par de telles influences bienfaisantes, qu'auraient pu signifier, comment auraient pu être dites ces paroles : *L'Esprit du Seigneur était porté sur David depuis ce jour et dans la suite ?*

Mais quel fut ce jour heureux qui conduisit David de la condition ordinaire à une condition si hautement favorisée ? Ce fut le jour de son sacre comme roi du peuple de Dieu, ainsi que le dit clairement le premier livre des Règnes : *Et Samuel prit la corne d'huile, et le sacra au milieu de ses frères : et l'Esprit du Seigneur était porté sur David depuis ce jour, et dans la suite.*

Est-il possible de penser que David ait oublié un jour si remarquable dans sa vie ? N'est-il pas plus probable, au contraire, qu'il s'en souvint, et qu'à chaque l'évolution du cercle annuel des jours, il l'accueillit avec une attention particulière, en rendant hommage à Dieu, avec reconnaissance, avec prière pour la continuation de la protection secourable de l'Esprit du Seigneur ?

Et voilà dans quelle profonde et sainte antiquité nous rencontrons la pensée de la célébration solennelle de l'anniversaire du sacre d'un tsar ! Et voilà sur quelle base profonde s'appuie cette pensée, nommément sur l'action de l'Esprit du Seigneur dans le sacre d'un tsar !

C'est là, dans mon opinion, que se trouve la véritable explication de l'importance de notre anniversaire à nous aussi, Russes pieux, et de la solennité avec laquelle nous le célébrons présentement. Le Dieu qui ordonna de sacrer David, n'est-il pas ce même Dieu par lequel les rois règnent encore aujourd'hui ? Ainsi donc, il a béni et sanctifié le couronnement et le sacre de notre Tsar. Depuis le jour du sacre, l'Esprit de sa grâce est porté sur son oint. Et comme le présent jour commémoratif du couronnement et du sacre de notre Très-Pieux Autocrate est évidemment lié avec le jour de l'événement lui-même, ne faut-il pas penser qu'en ce jour spécialement, l'Esprit du Seigneur regarde aussi dans nos cœurs pour répandre, selon la mesure de notre foi, selon la sincérité de notre reconnaissance pour le passé, selon la ferveur et la pureté de nos prières pour l'avenir, sur le Tsar et sur l'Empire, la bénédiction de sa grâce, secourable pour le Tsar, bienfaisante et salutaire pour l'Empire ? Que ce jour soit donc pour nous aussi saint qu'il est joyeux et solennel. Qu'il vivifie et l'amour pour le Tsar, et la dévotion envers le Tsar des tsars. Que la joie anime les cœurs; mais que la prière aussi élève les âmes sous l'ombre de la grâce de l'Esprit du Seigneur.

Cependant, la pensée de la sainte importance du sacre m'amène à quelques réflexions sur l'importance des institutions saintement mystérieuses en général.

En nos temps, la raison humaine, ayant entendu répéter à satiété par l'histoire que, précédemment, les hommes ont tombés dans beaucoup d'erreurs par leur manière sensible d'envisager les choses spirituelles et par la superstition, et que l'on appelle un pareil état l'enfance de l'humanité et de la raison, pense se montrer d'autant mieux sortie de l'enfance qu'elle respecte moins les formes sensibles de la religion. Des hommes auxquels ne plaît pas la soumission aux institutions de la religion, mais qui ne trouvent pas la force de repousser la pensée elle-même de la religion, cherchent dans la manière d'envisager la spiritualité un moyen de se soustraire à la puissance de ses institutions. De là naissent deux doutes l'un pire que l'autre : les institutions saintes ont-elles une importance et une vertu intrinsèques ? est-il même nécessaire pour l'homme spirituel qu'il y ait des formes sensibles et un appareil cérémonial de la religion ?

Ceux qui s'efforcent de porter ces doutes jusqu'à une malheureuse conviction, ces prétendus zélés de l'esprit, qui ne leur est connu que de nom, osent opposer à l'importance et même à la nécessité des institutions saintement mystérieuses et cérémoniales, les paroles du

Sauveur à la Samaritaine : *Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité* (Jn 4,24).

Audace incroyable même après que nous l'ayons vue. N'est-ce pas ce même Seigneur qui a institué les Mystères et qui a revêtu leur vertu intérieure de formes sensibles et d'observances cérémoniales ? Ainsi donc, sa parole peut-elle renverser ses propres ordonnances ! Est-ce que la Sagesse infinie de Dieu peut se contredire elle-même et se ruiner elle-même ?

Pour déterminer le sens exact des paroles du Seigneur sur le culte spirituel, il faut remarquer que le doute de la Samaritaine pour la solution duquel elles ont été prononcées, ne portait pas sur l'importance ou la nécessité des cérémonies extérieures de la religion en général. Elle était convaincue et de leur nécessité et de leur importance, puisqu'elle n'osait pas y être indifférente, et qu'elle était soucieuse de s'assurer lequel des deux cultes qui lui étaient connus était régulier et salutaire, le Samaritain ou le Jérusolymite. Et le Seigneur n'ébranla pas sa conviction, mais il la confirma quand il approuva le culte saintement cérémonial de Jérusalem comme conforme à la véritable connaissance de Dieu et conduisant au salut. *Nous, c'est-à-dire ceux qui adorent Dieu à Jérusalem, nous adorons celui que nous connaissons, car le salut vient des Juifs* (Jn 4,22). De cette manière, le Seigneur ramena la Samaritaine du schisme de Samarie à la vraie croyance juive. Mais s'il s'en était tenu là seulement, il l'aurait laissée sur le chemin de la vérité, sans la conduire à la vérité parfaite. Il fallait préparer son esprit à la croyance plus élevée du christianisme qui était près de paraître avec ses nouvelles institutions sur les ruines des institutions juives. C'est pour cela que le Seigneur continue : *L'heure vient où vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem; c'est-à-dire : bientôt, non seulement le culte irrégulier de Samarie s'écroulera, mais encore le culte légal des juifs cessera d'être régulier, et sera aussi renversé. Mais afin que cela ne paraisse pas un présage de l'annulation complète des institutions du culte divin, particulièrement pour la Samaritaine habituée à ne mesurer la dignité du culte divin qu'à la sainteté du lieu, et afin d'élever la pensée de cette femme, attachée aux seules formes sensibles de la religion, à un degré plus élevé d'intelligence spirituelle, le Seigneur continue encore : L'heure vient, et elle est venue aujourd'hui, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; c'est-à-dire : bientôt le culte divin cessera d'être attaché à un seul lieu saint, tel que Jérusalem; mais il n'en sera pas moins saint et encore plus parfait, parce que ce qui est plus spirituel, et par conséquent plus digne de Dieu comme être spirituel, est aussi plus vrai, tandis que le culte juif consiste dans la symbolisation de la vérité attendue, et que des symboles incompris ne sont jamais que des figures sensibles, sans esprit. Ainsi la parole du Seigneur élève, des figures sensibles du culte divin, à l'adoration de Dieu en esprit et en vérité, mais elle ne les rejette pas, en tant qu'elles sont des manifestations de l'esprit et des formes extérieures de la vérité : car autrement il faudrait, dans l'adoration en esprit rejeter même les paroles du langage humain qui, même dans leur emploi le plus pur, ne sont ni l'esprit lui-même ni la vérité elle-même, mais seulement la manifestation de l'esprit et la forme extérieure de la vérité.*

Du reste, la conviction que l'adoration spirituelle de Dieu ne récuse pas les formes sensibles du culte, et qu'elle en a même besoin, n'est pas encore une connaissance pleine et satisfaisante de leur importance. Comment donc peut-on atteindre à cette pleine connaissance ?

La raison humaine n'est pas un guide sûr pour cela, parce que ne sachant pas comprendre les secrets de sa propre maison, comment pourrait-elle scruter et pénétrer les secrets de la grande maison de Dieu ? Ne comprenant pas comment l'âme humaine est unie avec le corps, vainement s'efforcerait-elle de se placer plus haut qu'elle-même et de comprendre comment, dans les institutions divines, le matériel est uni au spirituel, le terrestre au céleste, le naturel au surnaturel, et combien est importante cette union pour la production des effets de la grâce et du salut dans l'homme.

L'expérience spirituelle, intérieure, du haut, puissant et bienfaisant effet des institutions saintement mystérieuses, est la manière la plus facile de parvenir à la connaissance pleine de leur vertu et de leur importance, pour ceux qui ont fait de pareilles expériences. Mais ici se rencontre cette difficulté que les expériences sûres et complètes de ce genre ne se produisent qu'avec une foi pure et parfaite; mais une pareille foi n'est pas l'apanage commun, et chez ceux qui l'ont acquise, elle n'est pas toujours accessible à une connaissance ouverte. Celui qui croit parfaitement reçoit des expériences intérieures comme un don de la grâce comme le fruit de la foi, au delà de exigences de sa conviction. Celui qui a peu de foi, s'il désire parvenir aux mêmes expériences pour sa conviction, peut n'y pas parvenir à cause même de son peu de foi. N'est-il pas possible cependant de trouver le moyen d'avoir le bénéfice de semblables expériences, desquelles nous ne sommes peut-être pas encore capable nous-mêmes ? Ce moyen, c'est une observation attentive des expériences spirituelles des hommes d'une sainteté et d'une foi

reconnues, et surtout de ces expériences que, pour ainsi dire, Dieu prépare et produit lui-même sur les croyants, en manifestant sensiblement la grâce invisible pour éveiller, attirer et confirmer la foi.

Nous avons rencontré un exemple d'une semblable expérience au commencement de ce discours; retournons-y de nouveau.

Dieu a prédestiné David pour être le roi de son peuple, et il veut annoncer cette désignation à David et à sa famille avant que vienne le temps de réaliser cette prédestination. Samuel est choisi pour être l'instrument de Dieu. Que faut-il donc pour cela ? Il semble qu'il n'y ait qu'à aller, et à dire un mot. Faut-il encore quelque autre acte particulier ? Lequel ? Un acte miraculeux pour la conviction de David ? Le jeune prophète croira même simplement le très vieux prophète qui est connu depuis sa jeunesse à tout Israël comme un vrai prophète de Dieu. Un acte cérémonial pour la solennité ? Cela semble-t-il, serait même déplacé, parce que ce n'est pas encore l'avènement réel et solennel de David au trône, mais seulement un avertissement secret qui, au temps de l'événement, puisse servir de preuve de la volonté de Dieu. Mais que dit le Seigneur à Samuel ? - *Remplis ta corne d'huile* (1 R 16,1). Et ensuite : *Lève-toi et répands l'huile sur le front de David*. S'il n'est pas possible de penser que Dieu fasse quelque chose de superflu ou d'inutile (car une telle pensée serait un blasphème), il faut conclure que l'onction était, dans cette circonstance, nécessaire même aux yeux de Dieu, et, par conséquent, il n'est pas possible de ne pas convenir qu'elle était importante pour l'homme. Cela se reconnaît mieux encore par l'effet immédiat de l'onction sur David : *Il l'oignit au milieu de ses frères : et l'Esprit du Seigneur était porté sur David depuis ce jour, et dans la suite*. Voilà une preuve expérimentale bien certaine que la sainte onction n'est pas une simple cérémonie destinée à produire une impression sur les spectateurs, ni un signe mort n'ayant de liaison avec la chose signifiée que dans les idées et non dans la réalité, mais qu'elle est un acte mystérieux, dans lequel la forme sensible est invisiblement accompagnée ou pénétrée d'une vertu spirituelle et divine, et qu'avec l'effusion de l'huile sur l'oint est unie l'infusion de la grâce.

Je n'irai pas chercher d'autres exemples. Un seul même, clair et authentique, peut nous instruire suffisamment. Hâtons-nous de recevoir cette instruction.

Si les cérémonies saintes de l'Ancien Testament nous apparaissent comme ayant eu tant d'importance et de vertu alors qu'elles n'étaient que *l'ombre des choses futures* (Col 2,17), alors que *le saint Esprit n'était pas encore répandu avec abondance, parce que Jésus n'était pas encore glorifié* (Jn 7,39), que faut-il penser des institutions saintement mystérieuses du Nouveau Testament qui ont reçu leur commencement de Jésus Christ lui-même, alors que *nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce* (Jn 1,16); alors que les sources vivifiantes du saint Esprit qui s'est répandu abondamment sur les Apôtres parce que Jésus était enfin glorifié, coulent incessamment et arrosent toute la plénitude de l'Eglise parce que Jésus glorifié demeure avec elle *tous les jours jusqu'à la fin des siècles* (Mt 28,20) ? Ces institutions ne sont-elles pas encore plus importantes; ne sont-elles pas encore plus remplies de grâce ? Quelle attention elles exigent donc ! Quelle vénération !

Être baptisé, selon la parole du Seigneur, c'est *naître de l'eau et de l'Esprit*. Nous sommes tous baptisés. Quoi donc ! Songeons-nous que nous portons tous en nous une nouvelle naissance spirituelle ? Nous efforçons-nous de conserver, de nourrir, de faire croître cette haute naissance ?

Le Seigneur a dit à la cène mystique, et, chaque fois que se répète l'accomplissement de ce saint mystère, il dit ici encore : *Ceci est mon corps; ceci est mon sang*. Là où sont le Corps et le Sang du Seigneur crucifié, mais aussi ressuscité, là, sans aucun doute, sont et son Esprit, et sa Divinité; là il est présent lui-même; là nous nous trouvons tout près devant lui, devant qui tremblent les anges eux-mêmes : et sentons-nous intérieurement son voisinage ? Tout au moins, y pensons-nous avec respect ? Ne nous oublions-nous pas ici quelquefois comme nous ne nous permettrions pas de nous oublier en présence des grands de la terre ?

Le Seigneur a dit : *Les paroles que je dis sont esprit et vie* (Jn 6,63). Ces mêmes paroles retentissent pour nous dans l'Évangile; par conséquent, en elles sortent l'esprit et la vie. De quel lointain et avec quel effort s'élançait à la rencontre des paroles de notre Seigneur lui qui a mis dans la bouche de la fiancée spirituelle, mystérieuse de cet Époux divin, ces paroles : *Mon âme est sortie à sa voix* (Can 5,6) ! Notre âme, dans un voisinage si rapproché, s'élance-t-elle à la rencontre de la voix du Seigneur avec une pieuse attention ? Notre cœur s'ouvre-t-il par la foi pour recevoir l'esprit et la vie dans les paroles de l'Évangile ? N'arrive-t-il pas que l'esprit et la vie coulent dans la proclamation de ces paroles, et que nous restons sans éprouver aucun sentiment ni aucun mouvement intérieurs, comme des pierres mortes dans le courant d'une source vive ?

Métropolitaine Philarète de Moscou

Abrégeons ce discours. Tout ce qui est saint dans l'Église est sanctifié par le souffle de la grâce. Apportons la piété et la foi afin de recevoir la grâce. Autrement le voisinage lui-même de la grâce condamnera d'autant plus sévèrement notre inattention et notre insouciance. Amen.

Métropolitte Philarète de Moscou

SERMON POUR L'ANNIVERSAIRE DU SAINT COURONNEMENT
ET DU SACRE DU SOUVERAIN NICOLAS PAVLOVITCH,
EMPEREUR DE TOUTE LA RUSSIE

Prononcé le 22 août 1842

«Comprenons-nous les uns les autres pour nous encourager à l'amour et aux bonnes actions, ne négligeons pas notre réunion, comme c'est l'habitude de quelques-uns, mais nous exhortant les uns les autres.» (Heb 10,24-25)

Nous célébrons, Fils de la Russie, la fête du sacre et du couronnement du Tsar. C'est la fête du Souverain, solennisée par la fidélité ! et l'amour des sujets, et en même temps la fête de l'Empire se réjouissant de son bonheur. En effet, quoique le sacre et le couronnement ne soient donnés qu'au Tsar, ce n'est pas pour lui seul. Sans entrer dans l'examen de la manière dont à l'onction visible est jointe la communication des dons spirituels (parce qu'un mystère doit toujours demeurer mystère, et par conséquent rester inaccessible à l'explication) nous pouvons cependant nous permettre l'indication de ce trait symbolique de la cérémonie sainte que, de même que de la simple onction d'un seul homme avec un baume odorant, la sensation du parfum se communique à de nombreux assistants, ainsi de l'onction mystérieuse du Tsar un parfum vivifiant se répand sur tout l'Empire. D'une manière semblable, la couronne tsarienne elle-même ne ceint pas seulement la tête du Tsar, mais elle couronne en même temps et la bonne direction, et la prospérité et la beauté de l'Empire. Il en doit être ainsi, selon l'intention de la Providence; et il en est vraiment ainsi pour nous, Russes, par la bonté de la Providence et par la vaillance du Très-Pieux Autocrate.

Mais lorsque la pensée qui célèbre la fête, aborde de plus près celui qui est l'objet de la solennité, pour se réjouir de la contemplation de sa grandeur; lorsqu'elle considère comment l'esprit souverain parcourt toute l'énorme complication de l'État, embrasse dans son attention et sa sollicitude multiforme la vie, la sécurité, le bien-être, les mœurs, l'instruction, la croyance de millions d'hommes, afin de pouvoir semer, cultiver, sauvegarder partout le bien, arrêter, détourner, prévenir le mal, organiser ce qui n'est pas organisé, perfectionner ce qui est imparfait, réparer ce qui est endommagé, et, pour cela, publie de temps en temps des lois nouvelles ou complète les précédentes, fait mouvoir sans cesse les innombrables ressorts de l'administration, veille sur la justice, forme et anime l'armée; comment il étend ses regards pénétrants et clairvoyants au delà des limites de son Empire, dans les autres États, pour garantir et consolider la paix de tous côtés, former et entretenir de bonnes alliances, étouffer les semences de divisions, de querelles et de séditions, désarmer l'envie, reconnaître ce qui est d'utilité générale et l'appliquer, découvrir au loin l'influence furtive de quelque contagion étrangère et lui barrer le chemin : en présence de ces réflexions sur les exploits du Tsar, à la joie que l'on éprouve à son sujet se joignent et l'admiration et la sollicitude de l'amour. Que de fardeaux, pour nous soulager tous, supportent seules les épaules souveraines ! Oh ! si nous pouvions nous aussi, réciproquement contribuer quelque peu à leur soulagement !

Il y a un moyen que la sainte Église nous offre pour cela : c'est la prière pour le Tsar. Car si, selon la parole de l'Écriture, *la prière d'un seul juste peut beaucoup* (Jac 5,16), assurément, puissante doit être la prière d'un peuple orthodoxe dans lequel il est à espérer que le Seigneur possède plus d'un juste, puisque c'est pour les justes qu'il conserve le monde.

Mais pour bien chercher s'il n'y a pas encore quelque moyen par lequel les sujets, sans toucher aux affaires de –supposons que tous les sujets vécussent dans un amour mutuel, et ne fissent rien que de bonnes actions. Comme cela allégerait l'œuvre du Tsar ! Il ne serait plus nécessaire de multiplier les lois, parce que l'amour remplit la loi avant qu'elle soit écrite. Les soucis pour le maintien de l'ordre et de la police sociale seraient diminués, parce que *l'amour ne trouble point l'ordre* (1 Cor 13,5). Une longue fête suspendrait les affaires de la Justice, car ce ne sont pas les bonnes actions qui donnent du travail aux tribunaux. Alors le Tsar serait véritablement ce que le représente l'Église dans ses prières, *un père se réjouissant dans ses enfants*. Quoi donc ? pouvons-nous pas nous-mêmes contribuer à ce que, dans l'Empire, tous vivent dans l'amour, tous s'excitent mutuellement à la pratique des bonnes actions ? Et nous le pouvons, et nous le devons. Ce n'est pas moi qui découvre cela : c'est l'Apôtre qui le prêche et le commande. *Comprenons-nous, dit-il, les uns les autres pour nous encourager à l'amour et aux bonnes actions, ne négligeant pas notre réunion comme c'est l'habitude de quelques-uns, mais nous exhortant les uns les autres.*

En vérité, mes frères, si la destinée, la naissance, la loi nous ont amenés à une même assemblée, nous ont réunis en une seule et même société, ce n'est certainement pas pour que chacun ne connaisse que soi-même et ne s'inquiète pas de connaître les autres ni de contribuer à leur bien. Cela serait contraire à l'idée et à l'essence de la société. L'union de la société ne se lie pas autrement que par la réciprocité : par la coopération réciproque, l'assistance, le concours mutuel. Les obligations réciproques des membres de la société sont déterminées en partie par les lois et réparties suivant les conditions et les fonctions, en partie dictées par la conscience, et s'étendent à tous. Lorsqu'un voleur s'introduit par violence dans la maison d'un citoyen ou dans un trésor public, quel est celui qui, étant bien intentionné, en voyant cela dira : Ce n'est pas mon affaire ! Chacun ne se sent-il pas obligé de contribuer à la sécurité publique et privée ? Si, de cette manière, à chacun incombe l'obligation de détourner le mal, privé ou public, est-elle moins général, moins forte, n'est-elle pas plus noble, l'obligation de propager le bien privé, et, autant que possible, par le bien privé, le bien public, et surtout le plus élevé, le bien moral et spirituel, qui est l'âme du véritable bien-être de la société ?

Le christianisme nous réunit, mes frères, dans une alliance plus étroite que l'association simplement humaine, – dans l'alliance, non seulement du même gouvernement, des besoins réciproques, de l'utilité commune, mais encore dans l'alliance d'une même vie. Selon l'enseignement de l'Apôtre et de l'Église, nous sommes un seul corps ayant pour tête Jésus Christ. Et ainsi, plus est évidente cette vérité d'expérience que *si un membre souffre, tous les autres membres souffrent avec lui, et si un membre reçoit de l'honneur, tous les autres membres se réjouissent avec lui* (I Cor 12,26), et plus est inébranlable cette loi, plus est invariable cette obligation que tous les membres conspirent également au bien les uns des autres. Et quelle sollicitude les uns des autres est plus nécessaire, plus importante, plus bienfaisante pour des chrétiens, que l'encouragement des uns par les autres à l'amour chrétien et aux bonnes actions ?

En entendant cela, quelques-uns ne me répondront-ils pas mentalement : C'est ton affaire d'encourager les autres à l'amour chrétien et aux bonnes actions; remplis ton devoir. Je n'ai point à discuter contre cela; je reconnais mon obligation; j'accepte votre exhortation à l'accomplir : je confesse avec l'Apôtre que *c'est malheur à moi si je ne prêche pas l'Évangile* (I Cor 9,16). Mais vous non plus, vous ne devez pas décliner l'obligation que nous impose également, à moi et à vous, la parole de l'Apôtre. Dans une autre occasion, saint Paul m'a dit à moi, c'est-à-dire en général à quiconque est placé par l'Église pour être le serviteur de l'enseignement chrétien : *Annonce la parole; insiste à temps et à contre-temps; reprends, menace, supplie en toute patience et en toute instruction* (II Tim 4,2). Mais voici qu'il ne dit pas en faisant des distinctions : Pasteurs, excitez au bien ceux que vous paisez; prêtres, exhortez le peuple; mais il dit à tous sans distinction, sans exception : *Comprenons-nous les uns les autres pour nous encourager à l'amour et aux bonnes actions, – nous exhortant les uns les autres*. Et ce n'est pas en vain qu'il élargit ainsi cette obligation, parce que ce ne serait pas assez, pour la remplir, des maîtres seuls placés par l'Église. Combien d'hommes, combien de directions d'esprit, d'inclinations, d'occupations; combien de situations diverses et de circonstances de la vie qui exigent des exhortations, des conseils, de admonitions, mais que ne peuvent atteindre ni l'enseignement de l'Église ni l'instituteur placé par l'Église ! Il est donc indispensable que ceux même qui sont enseignés s'instruisent souvent, s'avertissent, s'encouragent au bien les uns les autres.

Ici, peut se rencontrer une autre objection. Est-ce qu'il faut que tous, dira-t-on, soient les instituteurs des autres ? Nullement. Contre cette exagération, nous avons une défense claire de l'Apôtre : *Qu'il n'y ait pas beaucoup de maîtres parmi vous* (Jac 3,1). Dieu, dans son Église a fait les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs (Eph 4,11), mais il n'a pas laissé au caprice de chacun de se placer comme instituteur spirituel. A ce sujet, il est dit spécialement *que personne ne peut s'attribuer à soi-même cet honneur, mais celui qui y est appelé par Dieu* (Heb 5,4), ou immédiatement, comme au commencement les apôtres, ou héréditairement, par ceux qui ont été d'abord appelés par Dieu. Quant à la multitude de maîtres non appelés, l'Esprit saint nous en prévient comme d'une attribution des temps malheureux : *Il viendra un temps où l'on n'écouterait plus la saine doctrine, mais où les hommes se choisiraient au gré de leurs désirs des maîtres flattant leurs oreilles, et fermeront les oreilles à la vérité, et les ouvriront à des fables* (II Tim 4,3-4). A cet enseignement arbitraire, et par conséquent trompeur et dangereux, l'Instituteur placé par Dieu oppose une barrière lorsque, en nous exhortant tous à nous encourager au bien les uns les autres, il ajoute aussitôt : *Ne négligeant pas notre réunion, comme c'est l'habitude de quelques-uns. Notre réunion, pour les vrais chrétiens, c'est l'Église orthodoxe œcuménique. Il faut se tenir à elle, demeurer dans son obéissance, afin*

que le zèle d'exciter les autres au bien ne dégénère pas en arbitraire et ne conduise pas aux divisions et aux erreurs.

Lorsqu'il s'agit de dogmes, de mystères, de hiérarchie, prends garde de te montrer l'ouvrier que le Seigneur n'a pas envoyé à sa vigne. Si Celui par qui *tout le corps* de l'Église, *soutenu et organisé dans ses articulations et ses jointures, croît selon l'accroissement de Dieu* (Col 2,19), ne t'a pas établi pour être l'œil ou la bouche de ce corps, ne t'arroges pas toi-même les obligations propres à ces membres. La main ou un autre membre ne peut pas dire à l'œil ou à la bouche : Je remplirai vos fonctions. Mais il y a des obligations qui ne sont étrangères à aucun membre du corps, comme, par exemple, de sauvegarder la vie, d'écartier le danger. La vie du corps spirituel, c'est l'amour, puisque au contraire *celui qui n'aime pas demeure dans la mort* (1 Jn 3,14). Les bonnes actions sont les manifestations de la vie spirituelle. Ainsi donc, pour que la force vitale de l'amour chrétien ne s'éteigne pas, pour que ses fruits ne se dessèchent pas, pour que les œuvres mortes de la frivolité et du vice ne l'étouffent pas, à cela doivent appliquer leur sollicitude tous les membres de l'Église sans exception. Quelqu'un des membres du corps peut-il dire à un autre : Je m'inquiète peu que tu aies et que tu conserves la vie, ou non ? Il nous faut tous, mes frères, membres du même corps unique de l'Église, nous préserver les uns les autres de la mort du péché, nous encourager les uns les autres à l'amour de Dieu et de nos frères, nous exhorter les uns les autres aux bonnes actions.

Mais comment faire cela sans le droit à l'enseignement, et sans prétentions déplacées à l'enseignement ? En ceci, presque mieux que par le raisonnement, nous pouvons être instruits par – la bonne intention. Les occasions de nous encourager les uns les autres au bien sont innombrables : si nous profitons avec zèle ne fût-ce que de quelques-unes des plus favorables, nous serions déjà entrés dans la bonne voie; or, celui qui s'est mis en chemin et qui ne veut pas s'arrêter, devant celui-là, la continuation du chemin s'ouvre d'elle-même.

Remarquable est la forme particulière de l'expression dans l'exhortation de l'Apôtre : *Comprenons-nous les uns les autres pour nous encourager à l'amour et aux bonnes actions*. Par là sont indiquées les relations que nous avons les uns avec les autres, et par elles se fraie la voie à l'encouragement mutuel à la vertu. En effet, combien il y a de gens que nous connaissons, avec qui nous faisons connaissance, que nous voyons, avec qui nous passons le temps, nous livrant sans nous en rendre compte à la distraction, souvent sans songer même à nous interroger sur l'utilité de nos communications ! Pourquoi donc ne pas rendre cette connaissance plus judicieuse ? Pourquoi ne pas donner à nos fréquentations une direction plus élevée ? *Comprenons-nous les uns les autres*, non dans notre image visible seulement, mais plutôt dans l'image invisible de Dieu en nous; non dans nos politesses flatteuses, mais plutôt dans nos expressions de vérité et de sincérité; non dans notre parenté terrestre seulement, mais aussi dans notre parenté céleste d'enfants de Dieu; non-seulement dans nos liaisons de besoins, d'intérêt, de plaisirs temporels, mais beaucoup plus dans une sainte alliance pour la recherche des biens éternels; non dans les vues d'ambition, mais dans l'aspiration à l'honneur' d'une condition supérieure en Jésus Christ. En nous comprenant ainsi les uns les autres, combien de temps d'activité perdus quelquefois si insouciamment en conversations oiseuses, en divertissements, en frivolités nous pourrions épargner et employer à un usage conforme à la dignité d'homme et de fils de l'Église et de la patrie, à des raisonnements sur le vrai bien de chacun et de tous, sur notre perfectionnement propre et réciproque; à des lectures instructives et utiles pour l'âme, au lieu de nos lectures infructueuses et irritantes pour les passions; enfin aux bonnes actions elles-mêmes et à celles qui encourageraient les autres au bien.

Mais ce serait changer la direction des usages régnant dans la société ? Qui peut faire cela ? C'est vrai : ni toi, ni moi, nous ne pouvons le faire : c'est pourquoi la sagesse de l'Apôtre n'adresse ni à toi, ni à moi le commandement d'encourager les autres au bien, mais commande à tous conjointement : *Comprenons-nous les uns les autres pour nous encourager à l'amour et aux bonnes actions*. Oh ! si, quoique ce ne fût pas tous, du moins un assez grand nombre étaient animés de ce zèle actif, avaient constamment ce but en vue, ne se laissaient pas empêcher par des obstacles minutieux dans un exploit de tant d'importance ! La bonne réunion des bonnes volontés, sans aucun doute, accroîtra beaucoup leur force, et attirera en abondance la bénédiction et la force de Dieu; et alors le bien prévaudra décidément, l'amour règnera, la prospérité de l'Empire et du Tsar sera assurée, l'Empire terrestre sera le faubourg de la Cité céleste. Et ainsi soit-il ! Amen.